Et
Maintenant ?
fiction documentaire

Plus de boulot, plus d'argent.

Et maintenant,

on fait comment ?

Cette fiction documentaire a été écrite par
Hélène de SideWays, la websérie itinérante
(side-ways.net)

Le texte est disponible sur le blog : side-ways.net/blog
Une version audio sera bientôt mise en ligne.
Vous pouvez commander une version papier, reliée artisanalement,
en envoyant un mail à info@side-ways.net

Pour soutenir notre travail, vous pouvez faire un don :
tipeee.com/sideways

SideWays, la websérie itinérante – Licence CC-BY-SA
Version 1 / mai 2020
side-ways.net

En hommage à tous les invisibles qui, malgré l'adversité,
poursuivent leurs soutiens à ceux qui en ont besoin.

Introduction

Plus de six années passées sur les routes en quête d'un monde plus humain et plus solidaire. Une enquête, à travers la série documentaire SideWays, mais aussi une quête personnelle pour tenter de mettre en adéquation notre vie avec nos valeurs.

Rencontrer, découvrir, apprendre, expérimenter. C'est ce qui constitue notre quotidien à Benoit et à moi, Hélène. Peu à peu notre vision du monde s'est transformée, nos compétences se sont élargies, nos vies se sont enrichies.

Quelles sont ces changements ? Quelles ont été nos réflexions ? Par quels cheminements sommes-nous passés ? Il est très difficile de répondre à ces questions. Ce qui pouvait initialement nous paraître original, étonnant ou marginal est devenu normal. Notre normalité. Notre vie.

Voici longtemps que je souhaitais écrire pour tenter de retranscrire notre évolution. Je l'ai fait. Une fois. Deux fois. Trois fois. Plusieurs livres ont été débutés. J'ai eu beaucoup de mal à parler de moi, de nous, alors j'ai imaginé un personnage qui vivrait une expérience similaire bien que ce ne soit pas la nôtre. Mais je n'arrivais pas à trouver les mots.

Au début du confinement, j'ai pris la plume, comme un jeu, sans trop y croire. Ai-je réussi ce que je souhaitais ? Je n'en suis pas sûre. Mais ce texte a le mérite d'exister, alors je me suis dit : "pourquoi ne pas le publier ?". Sans prétention. C'est un exercice.

Voici donc sept chapitres où l'on suit la protagoniste dans ses découvertes et dans ses réflexions.

Si le personnage principal et ses amis sont fictifs, les initiatives qu’elle découvre sont bien réelles. Pour faire la part des choses, et pour aller plus loin, des notes et les sources sont indiquées à la fin du document.

Son parcours est loin d’être terminé. Il s’agit sans doute d’une première étape, un premier épisode qui sera suivi par d’autres expériences. La suite, si elle est écrite, sera publiée dans les mois qui arrivent.

N’hésitez pas à me faire part de vos réflexions, de vos remarques, de vos critiques. Tous vos retours me permettront d’améliorer le texte actuel (encore susceptible de modifications), ainsi que les prochains épisodes.

Vous pouvez envoyer vos messages à : info@side-ways.net

Pour être informé de la publication de la suite de cette fiction, vous pouvez vous inscrire à la lettre d'info du site : side-ways.net. Vous y trouverez également nos différents épisodes multimédia ainsi que la présentation de notre philosophie.

Chapitre 1

Pandémie. Plus de travail. Avec la crise en cours, des milliers de personnes se retrouvent dans la même situation. Inutile de commencer à chercher du boulot, quand on pourra sortir, il n'y en aura pas. Pour le moment en tout cas. En attendant, les loyers vont tomber, les factures, les courses. Quoi prioriser ?

Ma mère avait été chez l'assistante sociale quand mes parents étaient en galère. Elle lui avait conseillé ne pas payer les factures, car on peut trouver de l'aide pour cela, c'est plus dur pour la nourriture. Priorité : manger. Et puis, ils ne vont pas mettre tout le monde à la rue en même temps ?

Et après ? Comment imaginer l'avenir ?

Je me souviens du film de Yannis Youlountas « Ne vivons plus comme des esclaves », on y voyait une institutrice expliquer que six mois plus tôt, avant la crise économique de 2008, jamais elle n'aurait pu imaginer que des enfants de sa classe puissent avoir faim. Cela me semblait si lointain, tellement impossible ici. Tout a changé en quelques jours, en quelques semaines.

Confinement.

Je ne suis pas la plus mal lotie, loin de là. Ma coloc' est grande, avec une cour intérieure, ce qui permet de sortir prendre l'air sans avoir à se faire d'autorisation. Tant de gens sont en galère : des familles dans de petits appartements, des gens tout seuls encore plus coupés du monde que d'habitude, ceux qui sont à la rue considérés plus que jamais comme des pestiférés.

J’ai beau me savoir dans une position plus agréable que beaucoup, j’ai quand même la boule au ventre. Je stresse, à la limite de la panique à certains moments. Je prends sur moi, pour ne pas craquer, et pour mes coloc’ aussi... Baptiste flippe à mort, Mathieu taffe sans réfléchir. Il est aide soignant à domicile, on ne le voit presque plus. Et quand il est là, il ne parle pas.

Mon resto a fermé ses portes dès le premier samedi. Chômage technique. J’ai vite compris avec le temps du confinement qu’il n’y aurait pas de reprise. C’était déjà un peu la galère au niveau trésorerie avant les événements, alors maintenant…

Moi qui avais toujours pensé avoir un taf où je ne galérerais jamais à trouver un poste. Cuisiner, c’était une passion. Puis en fonction des restos, de l’équipe, de la qualité des aliments, j’ai pris l’habitude de juste faire mon taf. Le faire bien. Mais sans cette passion qui me faisait vibrer autrefois. L’habitude, la routine. Ma petite vie telle que je l’aime bien.

Je crois que tout ça est fini. Une nouvelle page de l’histoire est en train de s’ouvrir. Rien ne sera plus jamais comme avant.

Alors maintenant, qu’est ce que je fais ?

Il faut se rendre à l’évidence, je n’aurais pas la force de chercher du travail alors que tout le monde va en manquer. Pourquoi on me prendrait moi plus qu’un autre ? Et cet autre n’en a-t-il pas plus besoin que moi ? Je n’ai personne à charge, je suis en bonne santé. Je sais me démerder à faire tous ces petits tafs à la con que j’ai fait pendant mes études. En même temps, pourquoi continuer ? Pour retrouver ce petit confort que j’apprécie tant ? Je sens bien qu’il n’aura plus la même saveur tant que nous ne serons pas nombreux à le partager. C’est fou comme ce qui faisait sens il y a juste quelques semaines n’a plus d’existence.

Ok. Mais si je ne travaille pas, je fais quoi ? Ce n’est pas les activités qui manquent. Ça fait des années que je rêve d’une année sabbatique. Non pas pour faire le tour du monde comme en parlent beaucoup de mes amis, mais juste pour me poser chez moi, lire tous ces livres de ma bibliothèque que j’ai achetés en espérant un jour avoir le temps, trier mes photos, retracer l’histoire de ma famille et en faire un récit agréable pour mes neveux et nièces, finaliser ces projets de BD dont j’ai écrit la trame, aller voir mes amis aux quatre coins de la France. Si cette période de confinement n’était qu’une pause dans la vie normale, j’aurais de quoi faire. Mais l’incertitude me bloque complètement. Il faut que je prépare la suite. Mais comment préparer quelque chose alors qu’on n’a aucun point de repère sur lequel se fixer ?

Reprenons les bases. Trouver du taf : c’est mort. Pas de taf, pas d’argent. Pas d’argent, pas d’appart. Pas d’appart… c’est quoi après ? Il y a des gens qui vivent sans utiliser d’argent ?

Google est mon ami. Vivre sans argent, ça donne quoi ? Je tombe sur un type qui vit dans une grotte, un autre qui vit dans une caravane à la campagne. Mouais, ça fait pas rêver comme ça.

En fouinant un peu plus loin, je tombe sur l’expérience d’un type qui s’appelle Elf (joli surnom). C’est un informaticien qui développe des logiciels libres. J’ai déjà entendu parler de ces licences type « Creative Commons ». Une manière de supprimer le copyright, ce droit d’auteur qui oblige à payer les redevances aux propriétaires d’œuvres intellectuelles.

Les licences permettent de partager librement les œuvres que l’on créé sous certaines conditions : citer le nom de l’auteur, ne pas modifier l’œuvre ou justement laisser libre cours à chacun de la réutiliser, de la modifier et de la repartager.

Elf créé des programmes informatiques que tout le monde peut utiliser gratuitement, un peu comme le système d'exploitation Linux pour les ordinateurs, Android pour les téléphones ou des logiciels comme LibreOffice (l'équivalent de Word, sans avoir à donner des sous à Microsoft).

Les gens qui travaillent autour des logiciels informatiques libres étant une communauté bien soudée, Elf va collaborer avec les uns et les autres gratuitement. Il se déplace en stop jusque là où ils sont, à Berlin, Paris ou Barcelone et il leur demande s'il peut dormir sur un canap' pendant quelques semaines. Pour la nourriture, il se fait souvent inviter à manger, mais il va aussi récupérer les invendus des magasins bio pour cuisiner pour tout le monde.

Cette question des invendus alimentaires est complètement dingue. Les millions de tonnes de nourriture qui sont jetées car le circuit de distribution se fait à l'échelle planétaire. J'avais lu quelque part qu'un tiers de la production alimentaire mondiale finit à la poubelle.

C'est clair que c'est un moyen intéressant de récupérer de la nourriture quand on n'a pas d'argent. Je n'avais jamais pensé l'appliquer moi-même jusqu'ici. En même temps, là, tout de suite, je me vois assez mal aller fouiller dans les poubelles des supermarchés. Et puis, il n'y a pas eu une loi qui faisait que les supermarchés devaient donner leurs invendus aux assos pour les personnes précaires ? Faudra que je me penche là-dessus.

Dans l'article sur Elf, ils disent qu'il va chercher ses habits dans des « freeshop », des magasins gratuits. Une sorte de lieu où les gens posent ce dont ils n'ont plus besoin et où ceux qui veulent peuvent venir prendre des objets qui leur seraient utiles. Cool comme concept. Après, il est à Berlin, il paraît que c'est une ville qui développe de nombreuses initiatives dans le genre. Je ne suis pas

Gerblé

sûre qu’il existe des trucs comme ça par chez moi. Je le saurais quand même si ça existait, non ?

Travailler en échange du gîte et du couvert en gros. Oui, mais ça veut dire aussi qu’on n’a rien d’autre. Ce type est un moine, il ne boit pas, ne fume pas, mange ce qu’il trouve. Et il fait comment pour trouver sa tranquillité ? Ça veut dire qu’il passe son temps avec des gens ? J’ai besoin de mon petit coin à moi pour ne pas péter un câble.

Il est dit qu’il a brûlé ses papiers : pas de carte d’identité, pas d’assurance maladie. C’est cool parce qu’il est un homme, blanc, jeune, mais on fait comment quand on est malade par exemple ?

Je continue mes recherches sur les gens qui vivent sans utiliser d’argent. Je tombe rapidement sur le blog d’un autre type, un Français cette fois, qui s’appelle Benjamin Lesage. Il a commencé lors d’un trip avec trois amis. Ils sont allés jusqu’au Mexique !

(...)

J’ai passé un peu de temps à lire des infos sur Benjamin Lesage. J’ai trouvé un article intéressant qui répond en partie à la question sur la santé. Il raconte qu’un jour, il a eu une rage de dents. Il y en avait pour 1 500€ d’intervention. Il a proposé à la dentiste de travailler pour elle pendant un temps, elle a accepté, et il s’est retrouvé à bosser pendant six semaines à s’occuper de son jardin, de ses enfants et de sa grand-mère en contrepartie d’être soigné.

Le truc qui m’intrigue dans ces histoires, c’est que je m’imagine assez peu, dans notre société occidentale dominée par le système monétaire, me pointer à la boulangerie et demander ce que je peux faire contre une baguette de pain. Par contre, le principe d’aller bosser chez des gens en échange du gîte et du couvert, ça peut être une bonne idée en attendant que les choses se tassent. Faire du

woofing. Ça fait longtemps que j’entends parler de ce principe de travail contre nourriture dans des fermes bio. C’est une piste pour le court terme, mais ça va pas m’aider à construire quelque chose pour le restant de mes jours…

Quand on va jusqu’au bout de l’histoire de ce Elf, on se rend compte que ce n’est pas juste une lubie à la « Nus et Culottés », ce n’est pas juste un jeu ou un défi, il y a une vrai pensée politique derrière.

Il pense que l’argent détruit le lien entre les gens. Que lorsqu’on achète un produit ou des services en échange d’argent, on oublie l’humain qu’il y a derrière. Sortir de cette logique monétaire permet de recréer ces liens que l’on a parfois presque oubliés (connaître la boulangère pour lui filer des coups de main quand on a des compétences pour l’aider par exemple). Et ces liens sont ce qui fait le cœur de notre vie.

Vivre sans argent, c’est recréer de l’entraide et de la solidarité entre tous ceux qui se côtoient au quotidien. Au final, après trois ans de vie sans utiliser d’argent, Elf a créé un vaste réseau d’entraide et de soutiens mutuels qui lui assurent une grande sécurité en cas de problème.

C’est vrai que quand on travaille à temps plein, on n’a pas ni le temps, ni l’énergie pour créer des vrais liens entre tous. On a quelques amis, la famille, c’est déjà beaucoup. Quand notre travail devient du partage, de l’entraide, ça change déjà pas mal les choses.

Enfin… revenons sur Terre. Je n’ai pas de compétences de fou en informatique à partager avec des gens qui ont déjà un réseau de solidarité bien étoffé… et je n’ai pas l’intention de me mettre à la programmation. Je suis déjà fière (et je me suis bien pris la tête) d’avoir créé le site internet de mon pote Nassim qui a ouvert son

bio&bio

resto et qui est incapable de taper sur un clavier d'ordinateur, je ne suis pas vraiment prête à aller plus loin.

Aller faire du woofing en attendant la suite. L'idée me plaît pas mal. Mais encore faudrait-il que je n'ai plus de loyer à payer. Que je lâche tout pour partir dans l'inconnu. Et où est-ce que je mettrais mes affaires en attendant ?

Reprenons le fil. Ces histoires d'invendus filés à des assos, ça donne quoi ? Un article fait le point : les supermarchés sont obligés de donner leurs invendus à des associations caritatives habilitées qui se portent volontaires pour récupérer les produits. Habilité, ça veut dire des grandes structures en gros. Un collectif qui s'appelle les Gars'pilleurs a bien critiqué la réforme en disant que c'était une manière de redorer le blason des supermarchés qui peuvent continuer à jeter en prétextant que personne ne vient les chercher. Non seulement, il faut que les structures se déplacent régulièrement dans les supermarchés et en plus ils excluent d'office les petites structures qui pourraient mettre en place cette initiative à l'échelle locale : récupérer ce qui est près de chez elles sans mettre en place une logistique de ouf.

Ce même collectif donne un tuto pour aller faire des récup' illégales et créer des stands en centre-ville pour redistribuer et sensibiliser au gaspillage alimentaire. Quand on voit les récup' qu'ils font en photo ou en vidéo, c'est complètement dingue de voir une telle quantité de nourriture encore consommable mise à la poubelle. Ça donne envie de s'y mettre aussi. Pour ceux qui sont dans le besoin, mais aussi juste parce que c'est hallucinant.

Bon, je ne vais pas y aller dès ce soir, on est quand même en confinement…

En naviguant sur la page Facebook des Gars'pilleurs, je tombe sur quelques partages d'articles où ils promeuvent l'autonomie au jardin

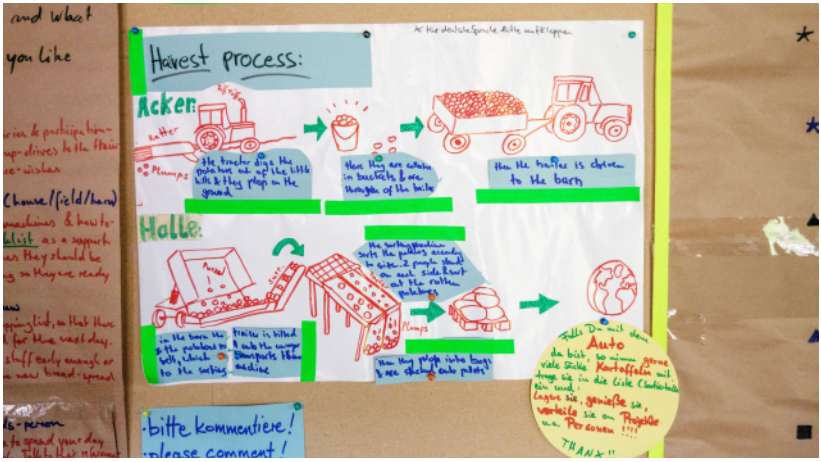
et le développement d’une autonomie alimentaire collective. Elf aussi disait un truc intéressant dans la vidéo que j’ai regardée : que ce n’est pas une solution soutenable que de ne fonctionner que grâce au gaspillage alimentaire car l’idéal serait qu’il n’y ait pas de gaspillage. Il parlait de projet collectif de production de nourriture sans argent. C’est quoi cette histoire ?

De fil en aiguille, je tombe sur un article qui parle d’un projet allemand, dans les environs de Berlin, auquel Elf aurait été donner un coup de main. Ils appellent ça la KartoffelKampagn, « la campagne de pomme de terre ». Une ferme a été achetée par une fondation qui récolte les héritages de personnes opposées au concept d’héritage (?!) afin de créer des projets autogérés pour le bien commun. La ferme appartient donc à cette fondation qui laisse la gestion à un collectif où des volontaires se relayent pour produire de la nourriture, essentiellement des patates. Ces pommes de terre sont consommées par les volontaires, données à d’autres collectifs autogérés ou à des gens dans le besoin.

Un couple qui est passé par la KartoffelKampagn témoigne que l’auto-organisation est impressionnante. Un local à l’entrée indique tout ce qu’il y a à savoir pour s’orienter et prendre sa place. Une réunion a lieu chaque matin pour savoir qui fait quoi et s’assurer que toutes les missions principales ont un responsable. Il y a quelqu’un qui gère les horaires, quelqu’un qui est le référent des conflits, d’autres qui s’occupent des enfants, d’autres qui cuisinent, certains qui réparent ce qu’il y a à réparer, etc., sans oublier, bien sûr, tous ceux qui sont dans les champs ou qui trient les patates. Les volontaires se succèdent et ceux qui sont arrivés la veille peuvent donner des indications à ceux qui sont arrivés le jour même, le tout dans une gestion horizontale totale.

J’ai un peu de mal à imaginer à quoi tout cela peut ressembler concrètement. Passer une semaine là-bas doit être sacrément

GARTEN
GARDEN
WC


and what
you like
Harvest process:
Acker:
Halle:
bitte kommentiere!
please comment!

instructif. Assez perturbant aussi. On a tellement peu l'habitude de fonctionner ainsi. Je comprends mieux que Elf soit allé bosser là-bas, ça ne ressemble en rien à ce que l'on vit au quotidien ici.

Je cherche un projet similaire en France, et je tombe sur la page du RAARE, Ravitaillement alimentaire autonome et réseau d'entraide. Ça ressemble un peu à la KartoffelKampagn sauf qu'au lieu d'avoir une ferme dédiée, ils utilisent des terrains qui sont mis à disposition par des agriculteurs auxquels ils peuvent aussi filer des coups de main en cas de besoin. Sur ces terres parfois dispersées, ils produisent de la nourriture pour ceux qui participent à la production, des personnes dans le besoin, des cantines de luttes anti-capitalistes et d'autres « organisations amies ». Le principe est de « sortir l'alimentation de la sphère marchande ».

C'est tellement déconnecté du monde dans lequel on vit que si un ami me racontait qu'il voudrait lancer un projet pareil, je répondrais que c'est impossible. Et pourtant, ça a l'air de marcher. C'est beau de se dire que des gens s'organisent comme ça. J'imagine qu'il doit y avoir des liens forts qui se créent entre ceux qui participent aux chantiers, car ils partagent à la fois des valeurs sociales, écologiques, et qu'ils se démènent ensemble pour un projet commun. J'aimerais bien participer à ce type d'action. Encore faut-il avoir le temps…

C'est quand même dingue que je me mette à imaginer produire de la nourriture. On vit dans une société occidentale, dans un pays riche. Jamais, au cours de ma vie, je ne me suis posée la question de savoir si j'allais avoir assez de nourriture pour manger à ma faim. Avoir un découvert à la fin du mois sur mon compte bancaire, oui. Savoir comment manger, non.

Je me sens totalement démunie face à cette nouvelle donne. C'est comme si tout à coup, nous étions transposés dans une nouvelle

réalité. Comme si j’étais dans un rêve qui m’emmène vivre dans un pays du Tiers-Monde pour que je prenne conscience de ce qui s’y passe. Enfin… j’imagine que je suis encore à mille lieues de pouvoir prendre conscience réellement de ce qui se passe dans un pays du Tiers-Monde. Je suis encore dans un joli appart chauffé et si je me pose des questions sur les moyens de vivre au cours des prochains mois, ça reste une échéance que j’ai le temps de préparer, je suis loin d’avoir faim concrètement…

Enfin, j’espère.

Chapitre 2

Toutes ces histoires me mettent en vrac. Après la boulimie d'informations de la première semaine de confinement où on voit que tout se casse la gueule, que les politiques se savent pas plus que nous où nous en sommes, qu'il y a des pénuries de masques, que les soignants n'en peuvent plus, que la bourse s'effondre, que la solidarité se met en place pour tenter de pallier les problèmes les plus graves avec des moyens ridicules, j'ai commencé à entrer dans une sorte de léthargie.

Je me lève en regardant les infos, qui ne changent pas trop, je reprends les notes que j'avais prises lors de discussions avec ma grand-mère pour retracer l'histoire de ma famille.

Je trouve ça chouette de savoir d'où l'on vient, d'essayer d'imaginer mes arrières grand-parents qui travaillaient dans une usine d'embouteillage de cidre en Normandie, ou ceux qui étaient paludiers, qui récoltaient le sel, dans les marais salants de Vendée. On ne m'a jamais raconté ces histoires quand j'étais petite. J'ai dû poser mille questions pour accéder à ces mémoires de famille, alors j'ai envie de les mettre en forme pour ceux qui viendront.

Pour le moment, mon frère et mes cousins semblent assez hermétiques, mais je pense que quand ils verront le résultat, ça leur fera plaisir quand même. Dans l'idéal, j'aimerai finir avant les sept ans de ma nièce la plus âgée. Ce serait un beau cadeau d'anniversaire.

Je me suis inscrite sur un logiciel de généalogie en ligne pour commencer et, en faisant des recherches, j'ai retrouvé un lointain cousin qui a déjà bien bossé sur la branche du côté de mon grand-

père. J’ajoute des personnes, des anecdotes, des dates. Je défriche. Il y a des moments où je suis à fond, et puis je m’arrête.

Il ne faut pas que je fasse de pause, je n’arrive pas à m’y remettre. L’énergie stagnante de cette période de confinement rend la motivation difficile. J’ai du mal à me concentrer. Quand j’essaie de prendre un livre, je m’arrête au bout de quelques minutes. Il faudrait que je trouve un bon roman de 800 pages qui m’emporte pour quelques jours.

Ce Elf, où est-il en ce moment ? Il a sûrement trouvé un endroit chouette pour passer le confinement. Il doit continuer à bosser sur son ordi, à développer des logiciels, comme si de rien n’était. Et ceux qui font les potager, au RAARE, ils font comment ? Si ce n’est pas leur travail, ils peuvent quand même aller bosser dans les champs ? Est-ce que ça fait partie des exceptions où on peut avoir une autorisation ? On est au mois d’avril. On fait quoi au mois d’avril quand on est agriculteur ?

Je me retrouve sur Wikipédia. Agriculteur. Je me rends compte à quel point je suis déconnectée de ce que doit être cet univers. Je dis « agriculteur » et dans ma tête, je vois un maraîcher, mais en fait, entre celui qui produit des céréales, de la viande, du lait, des légumes, des fruits ou du vin, ça doit pas être la même vie, et donc pas les mêmes activités.

> *« Le niveau des retraites des agriculteurs demeure très faible. La pension moyenne, au terme d’une carrière complète, est de 730 euros par mois. Le patrimoine dont disposent les paysans ne permet pas forcément de compenser ces faibles pensions, surtout s’ils sont très endettés. »*

J’imaginais bien que les agriculteurs gagnaient mal leur vie, mais quand même à ce point-là ?! C’est même pas le SMIC pour avoir

trimé toute sa vie avec des horaires pas possibles, avoir fait mal à son corps, inhalé plus de pesticides que n'importe quelle autre personne et mourir avec des années d'avance. Comment se fait-il que des gens acceptent ça ?

Ça me fait penser à toute cette mouvance actuelle de « retour à la campagne », des gens qui partent pour devenir maraîchers ou élever des chèvres dans les Pyrénées. Qu'on veuille retourner à la campagne pour avoir un air plus pur, profiter de la nature, avoir plus d'espace pour les enfants, je comprends. Mais encore faut-il pouvoir travailler avec un salaire décent. Il y a forcément quelque chose que je ne comprends pas dans l'histoire.

Au RAARE, on ne pose pas trop la question des revenus je pense. Comment font pour vivre ceux qui s'impliquent dans ces associations ? Pour payer leur loyer ? Je retourne sur la page de l'asso et je vois qu'ils font partie d'un collectif qui s'appelle « La Grand Ourse ». Ils ont réquisitionné un bâtiment de 2500m² dans le centre-ville d'Angers pour faire de l'hébergement d'urgence pour les personnes en grande précarité.

On voit qu'ils ont de nombreuses autres activités : chantiers collectifs d'aménagement, café asso, espace artistique, ateliers de transmission de savoirs-faire et événements en tout genre : concerts, spectacles, etc. Waouh !

Mais lieu réquisitionné, ça veut dire quoi ? L'adresse du site internet sur lequel je lis ces infos est radar.squat.net. La réponse est là. Un squat.

Je ne sais pas trop quoi penser. J'ai assez rarement entendu parler de squats. Quelques bribes dans des discussions avec des potes. La première image qui me vient à l'esprit, c'est des junkies marginaux qui trouvent des lieux crades pour se faire des piqûres. Ou encore des anarco-punks habillés tout en noir qui te regardent d'un air

mauvais et qui font je ne sais quoi dans de vieux bâtiments désaffectés. Des teufs sans doute.

En y pensant, je me dis bien que ça doit être un tas de clichés pourris. Mais comme je ne me suis jamais posé la question, je les ai dans la tête. La société est bien faite pour décrédibiliser un certain nombre d'activités qui ne correspondent pas à la « bien-pensance générale ».

Un squat pour accueillir les gens qui en ont besoin parce que l'État ne répond pas à ses missions de base de protection des plus faibles. En soit, c'est beau. Comment ça se passe concrètement ? À qui appartient le bâtiment ? Il servait à quoi avant ? Son propriétaire accepte la réquisition ? Ils disent qu'ils se sont fait expulser de leur ancien squat. Ça se passe comment les expulsions ?

En tout cas, ça répond aussi à la question que je me posais avant. Ils ne payent pas de loyer. Un peu comme Elf, ils limitent leur usage de l'argent, même s'ils ne vont sans doute pas jusqu'à l'extrême de ne pas en utiliser du tout. On se retrouve encore une fois dans une précarité qui me semble énorme.

Et mine de rien, ils doivent être quand même assez nombreux pour produire de la nourriture, accueillir les personnes dans le besoin (ça doit pas être de tout repos non plus) et faire toutes les activités dont ils parlent. Sans doute que seuls certains sont impliqués à plein temps et que de nombreuses autres personnes « normales » viennent pour donner un coup de main quand ils ont le temps.

C'est un peu vache de dire des personnes « normales ». Enfin, je voulais dire, des gens qui vivent dans le système classique du salariat… Quoi que, est-ce qu'il y a des salariés dans cette asso ? Ce n'est pas impossible non plus. Ils pourraient être financés en tant que

prestation de service publique par la mairie ou le département car ils mettent en place des actions d'intérêt général. Ça permettrait de financer quelques postes à temps plein. Peut-être qu'ils squattent mais qu'ils peuvent quand même avoir des subventions ? Ceci dit, les relations interpersonnelles entre les salariés et les autres dans un lieu pareil, ça doit être chelou. Déjà que dans la plupart des milieux associatifs, le lien entre salarié et bénévole est compliqué, alors dans un squat avec des gens qui galèrent…

Je ne trouve pas trop d'infos sur les squats après une recherche rapide, alors je me retrouve de nouveau sur Wikipédia. En fait, il y a plein de sortes de squats différents, mais j'ai l'impression que c'est surtout des gens en galère pour se loger qui y ont recours (SDF, migrants, gens du voyage), des artistes qui ont besoin d'espace ou des « militants de la cause libertaire ».

> *« Certains squatteurs sont proches de l'ultragauche, de l'anarchisme ou du mouvement autonome et mettent en pratique l'idée de refus de la propriété privée. Ils soutiennent qu'en abolissant le loyer et en permettant de partager les ressources et les frais, le squat peut réduire la dépendance à l'argent et permettre de se réapproprier son temps de vie. »*

On est en plein là-dedans je crois. Dans la liste des « squats notables », je trouve le lien vers le Transfo, un squat à Bagnolet, en proche banlieue parisienne. Pour le coup, ils ont une belle description de leur philosophie du squat :

> *« Dans ce monde, la plupart des relations sociales sont régies par l'argent (on est tour à tour salarié, client, consommateur…). Nous voulons un monde débarrassé de ces rapports et de l'argent. En attendant, et comme ce lieu existe sans loyer ni taxe foncière, nous pouvons éviter un maximum d'y faire tourner de l'argent.*

Nous ne vivons pas non plus dans un monde gratuit et le Transfo n'est pas auto-suffisant: les frais d'organisation, de bouffe, de boisson pourront être compensés par une caisse remplie librement par les participants, en fonction des moyens de chacun. Des événements en soutien à des luttes pourront être organisés sur la base de la gratuité ou du prix libre (donne ce que tu veux, ce que tu peux).

Ainsi, personne ne peut être exclu par manque de moyen.

Soutenir le lieu, ça veut aussi bien dire ramener un cageot de patates, que donner un coup de main pour ranger, que mettre des sous dans la caisse… »

Oui, il y a un vrai lien avec la philosophie de Elf. En lisant ça, je me dis qu'il y a quand même peu de chance qu'ils cherchent des subventions et qu'ils aient des salariés.

Le Transfo, c'est quatre bâtiments gigantesques qui appartenaient à EDF et qui étaient désaffectés depuis plusieurs années. L'un d'entre eux est dédié à l'hébergement, le reste à des *« activités collectives inscrites dans la lutte, la gratuité et l'ouverture »*. Il y a notamment un espace dédié à la construction. Ils parlent d'une cabane qu'ils ont fabriqué uniquement à partir de palettes, de clous et de tôles ondulées, démontable, pour l'amener sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, là où il y a eu le projet avorté d'aéroport près de Nantes.

Tu parles d'une cabane ! C'est une vraie maison avec un bout d'étage. C'est trop beau. C'est fait uniquement à partir de palettes ?! Ils ajoutent un livret avec les explications de construction. C'est assez fou de voir comment ils recréent des poutres à partir de bouts de planches, qu'ils agencent les morceaux de murs les uns aux autres et qu'ils créent des espaces vides pour insérer de l'isolant à posteriori. Je n'imagine même pas le travail rien que pour démonter les palettes.

On a fait ça pendant un week-end avec Mathieu, mon coloc, pour fabriquer un banc dans la cour, c'est juste la galère d'enlever les clous avec un pied de biche. J'espère qu'ils ont trouvé une méthode plus efficace que la nôtre.

Le projet suivant, ça a été de… fabriquer une éolienne ?! Non, pas juste avec de la récup' ? C'est quoi cette éolienne ? C'est juste pour le trip ou pour allumer des lumières, pas pour l'électricité d'une maison ? Ils disent qu'ils ont suivi les instructions du manuel d'une association qui s'appelle Tripalium. C'est la traduction française d'un manuel créé par un écossais, Hugh Piggott. Ce type est parti vivre comme un ermite dans une presqu'île d'Écosse. Au bout de quelques années, il en a eu marre de s'éclairer à la bougie et il s'est dit qu'avec le vent qu'il y a chez lui, il pourrait faire tourner une éolienne. Après sept tentatives infructueuses, il a réussit à faire quelque chose qui marche et a diffusé les plans.

> *« La machine est conçue pour être facile à construire avec des matériaux et des outils très répandus. Hugh Piggott retransmet son savoir-faire sous forme de stages de construction. En cinq jours, une équipe d'une quinzaine de novices transforme des matériaux bruts pour faire éclore une éolienne qui tournera des dizaines d'années. »*

Alors, c'est pas juste dans les livres, il y a vraiment des gens qui partent vivre en ermite dans des lieux totalement isolés. Respect.

En ce qui concerne l'éolienne, elle serait fabriquée à partir de bois pour les pâles, de tuyaux en métal pour le mât, d'un moyeu de roue de voiture pour le système qui tourne, de bobines de cuivre et d'aimants pour le système de production électrique. Ce n'est pas que de la récup', on peut difficilement récupérer les aimants disent-ils.

En fonction de la taille de l'éolienne, elle produit plus ou moins d'énergie. Entre 200W et 2000W. Ça me parle pas trop.

TRANSMU

Grosso modo, la plus grande pourrait suffire pour l'autonomie d'une maison sans chauffage électrique. Ils disent qu'ils fabriquent deux éoliennes en une semaine de chantier participatif à dix personnes. Ça veut dire que si on se motive avec cinq personnes, dans une semaine, on peut avoir une éolienne qui tourne dans la cour et qu'on quitte EDF ? J'y crois moyen quand même…

Je fouille un peu plus loin. En fait, la production dépend de la hauteur du mât et de l'emplacement. C'est assez logique. Et il y a des restrictions spécifiques pour installer une éolienne en ville. Ils disent qu'au final, ce qui coûte le plus cher, ce n'est pas de construire l'éolienne, mais de la faire raccorder au réseau EDF ou de stocker l'énergie pour l'utiliser quand l'éolienne ne tourne pas.

Produire sa propre électricité pour éviter de payer des factures. C'est cool, mais ça veut dire aussi que tu es responsable de ta production : si ton éolienne tombe en panne, tu fais comment ? Les éoliennes industrielles ne sont-elles pas plus performantes ? J'imagine que la centralisation de la production d'électricité permet des économies d'échelle, notamment pour le stockage et l'adaptation de l'offre et de la demande, non ? Je retourne sur le site de Tripalium.

En fait, leur philosophie n'est pas de remplacer la production générale d'électricité par de petites éoliennes. Ils expliquent que, vu le prix du rachat de l'énergie, ça ne vaut pas le coup, financièrement, d'installer une éolienne. L'intérêt principal est d'apporter de l'électricité sur des sites isolés où il n'y a pas de raccordement au réseau possible (ou que c'est trop cher).

Ils insistent beaucoup sur le côté participatif de la construction. Pour celui qui récupère l'éolienne à la fin, cela lui permet de savoir comment elle fonctionne, comment l'entretenir et comme

la réparer. C’est un rapport totalement autre que le fait d’acheter une éolienne et d’être dépendant par la suite de son fournisseur.

Ils trippent complètement sur leur machine.

> *« Avoir une éolienne qui tourne devant les yeux (et dans les oreilles) procure un effet hypnotique particulièrement addictif. »*

Je suis pas sûre que ça me captive autant que ça des pâles en bois qui tournent devant ma fenêtre. Je préfère les oiseaux, mais chacun son truc… Je vais quand même regarder à quoi ça ressemble.

Je tombe sur une vidéo faite sur un stage organisé par l’association Tripalium en Belgique. Il y a deux trucs qui me marquent dans cette vidéo. Déjà, je me rends compte que la plupart des participants au stage viennent pour l’éolienne, mais pas que. En fait, ils viennent parce qu’ils savent qu’en fabriquant une éolienne, ils apprennent plein de choses : travailler le bois, le métal, comprendre comment fonctionne l’énergie et des bases d’électricité. Comme l’idée est que les gens s’auto-organisent, des collaborations et échanges se mettent en place entre les participants qui ont des compétences variées et chacun apprend des autres, non pas de manière théorique, mais de manière très concrète. À partir de ce chantier, quand même relativement court, ils acquièrent les compétences pour fabriquer plein d’autres choses.

C’est pas mal comme initiation.

Et le deuxième truc qui me fait tiquer, c’est qu’ils disent qu’on peut faire plein d’autres trucs en auto-construction : chauffage, chauffe-eau, four, lave-linge, etc. Déjà que j’ai du mal à imaginer et à intégrer que, vraiment, on puisse construire une éolienne comme ça, rien qu’en se réunissant et en utilisant des outils basiques… Je me demande bien quelle est la réalité concrète de tout ça. Mais ça donne de belles pistes.

J’aime beaucoup l’une des phrases prononcée par l’un des participants au stage :

« Quand on travaille, on achète des services, des objets. Quand on ne "travaille" pas, on les crée. »

Le travail. Travail. Travaille !

« Quand on ne "travaille" pas, on les crée. »

Je n’ai jamais remis en cause le travail dans notre société. Il me semble évident qu’il est nécessaire de contribuer à l’effort commun, de travailler en échange d’un salaire qui permet d’obtenir les biens de consommation dont on a besoin au quotidien. L’argent est un outil. Ok, il y a les actionnaires et les financiers qui prennent leur part. On vit dans un système capitaliste, c’est comme ça, mais c’est aussi ce qui permet d’avoir des investissements pour créer une industrie de haute technologie et améliorer le quotidien.

Aller à l’école, faire des études, obtenir un diplôme, travailler dans une entreprise. C’est la division du travail, la spécification des tâches de chacun. Ça me semble logique que les choses fonctionnent ainsi. Alors j’ai toujours pris les choses comme elles sont, sans jamais me demander s’il était possible de faire autrement.

Ce que je vois avec ces modèles de fonctionnement plus éloignés du système monétaire, c’est que je n’ai pas de temps. Tous ces projets, je les trouve chouettes, mais pour s’y investir, il faut avoir du temps. Et pour avoir du temps, il faut ne pas travailler de manière classique.

Le temps, c’est de l’argent.

En fait, non. Le temps, c’est de la vie.

Et quand on travaille, on troque notre vie contre de l'argent, qui nous permet d'acheter des biens de consommation. Et si notre travail nous ennuie. Alors on ne vit plus, on survit. On m'a souvent rabâché quand j'étais jeune de trouver un travail qui me passionne « car de cette manière, tu ne travailleras pas une journée dans ta vie ». Mon travail me passionnait. Mais c'est un peu trop redondant au bout d'un certain temps. J'aurais aimé tester d'autres choses, même en cuisine, mais cela ne correspond pas au patron, au resto, aux envies des clients, etc.

Bien sûr qu'il est nécessaire de travailler, d'apporter sa pierre à la société en échange des services que la société nous rend. Mais la manière dont cela se fait dans notre système actuel, c'est chiant. On est enfermé dans une case, on nous demande d'être réactif, performant, adaptatif, de prendre des initiatives, mais toujours dans un cadre très hiérarchique et très normé. Il faut être à la fois autonome et bon petit soldat.

Ce que les exemples de Elf, des squats et de l'autoconstruction montrent, c'est qu'il y a des gens qui sont sortis de ce système de salariat et qui ont trouvé d'autres manières d'obtenir ce dont ils ont besoin. On ne peut pas dire qu'ils n'apportent pas leur pierre à l'effort commun : qu'il s'agisse de Elf ou des gens qui vivent dans des squats, ils n'ont pas l'air de glander. Et en même temps, ils ne sont pas enfermés dans cette case. Si Elf veut partir changer d'air et bosser deux semaines à faire de la production de nourriture plutôt que de la programmation informatique, il peut le faire. Les activités dans les squats ont l'air d'être multiples et j'imagine qu'on peut passer de l'une à l'autre sans trop se poser de question.

C'est l'un des trucs qui me fatigue pas mal avec mon taf, et n'importe quel taf : c'est monotone. Je pense qu'on a tous besoin d'alterner les tâches intellectuelles et manuelles. Et puis apprendre.

Il y a tellement de d'activités que j'aimerai pouvoir développer, mais je n'ai pas le temps. Parce que je fais mon travail monotone.

Si on pouvait s'organiser autrement, peut-être que je pourrais apprendre à quelqu'un d'autre mon métier, et cette personne m'apprend le sien : par exemple menuisier. Et on fait deux mi-temps chacun. Ce serait déjà plus chouette de pouvoir alterner les activités.

En même temps, autant la cuisine a un timing spécifique du fait que les gens mangent à heure fixe, tous les jours, autant, il y a beaucoup de boulots où il n'est pas nécessaire de respecter des horaires stricts. Par exemple le menuisier, qu'il travaille de 8h à 17h ou de 14h à 23h, si les activités se passent dans son atelier, ça ne change rien pour lui.

J'aimerais tellement pouvoir organiser mon emploi du temps comme je le sens. Il y a des jours où je sais que je serais tellement plus efficace si je commençais à travailler deux heures plus tard parce que je suis fatiguée ou que j'ai envie de finir quelque chose que j'ai commencé.

Des fois, j'imagine avoir mon propre resto et m'organiser avec une autre personne pour qu'on partage les horaires. Travailler deux fois plus certaines semaines, mais juste pour avoir quelques semaines de liberté en rab.

Travailler deux fois plus… En même temps, si on trouve d'autres solutions pour acquérir ce dont on a besoin, il n'est pas nécessaire de travailler deux fois plus, on peut juste travailler moins, gagner moins, pour avoir du temps pour faire ce que l'on aime et qui contribue à satisfaire nos besoins essentiels.

Quels sont nos besoins principaux ? Quels sont les postes de dépenses que j'ai dans le mois ? La nourriture, le loyer et les charges liées, la santé, l'essence et l'entretien de ma voiture, les habits, les

abonnements aux site d’info et dons aux assos, les cadeaux pour la famille et les amis, les sorties et extras en tout genre.

Bon en faisant cette liste, c’est surtout le loyer qui pose question. Et la voiture. Ce sont de loin les plus grands postes de dépenses. Et la voiture est très liée au fait d’aller bosser.

Dépenser moins pour travailler moins et avoir plus de temps pour faire ce qu’on veut et qui contribue à répondre à nos besoins principaux. J’aime beaucoup le principe mais j’ai vraiment du mal à voir comment je peux l’appliquer concrètement à ma vie perso, là, tout de suite.

Faut trouver une solution à cette question du loyer...

Chapitre 3

Les jours se poursuivent et se ressemblent. Je crois que je n'ai jamais eu une vie aussi monotone. Cette parenthèse dans le monde est vraiment très étrange.

Il se passe sans doute des choses magiques dans certains foyers. Je pense à Maria et Nassim, qui ont eu leur premier enfant à peine quelques jours avant le début du confinement. Je les ai appelée deux fois les deux premières semaines pour savoir comment la petite famille allait. Ils sont dans leur bulle avec leur petite puce qui les émerveille. C'était presque comme s'ils ne se rendaient pas compte de la situation. Marco et sa troupe ont quitté la ville pour vivre le confinement ensemble à la campagne, je me demande bien comment se passe leur vie en commun. Elle doit être plus marrante qu'ici, et en même temps, les risques de dérives sont nombreux sur des chipotages ou des histoires sentimentales. Ce qui doit être le plus dur, c'est pour Audrey et Romain, avec leurs enfants dans leur petit appart, ça doit être coton.

Les premières semaines, j'appelais tout le monde pour prendre des nouvelles, rigoler un peu, mais plus le temps passe, moins on a de choses à se raconter. Personne n'ose vraiment se plaindre car on sait qu'au final, on est des privilégiés.

On a tous peur pour la suite, la fin du confinement sera à la fois une grande joie et un grand défi. Comment reprendre une vie normale après ça ? A-t-on vraiment envie de reprendre une vie normale quand on ne peut plus se cacher que les politiques néolibérales sont les principales responsables de la situation critique dans laquelle nous nous sommes tous retrouvés pendant des mois ?

Voici plusieurs dizaines d'années que l'on détruit les services publiques essentiels, cela faisait plus d'un an avant le début de la pandémie que les hôpitaux criaient qu'ils manquaient de moyens et qu'ils n'avaient pas la possibilité de prendre en charge les malades qui arrivaient aux urgences. En janvier, 1 100 chefs de services de l'hôpital public démissionnaient de leurs fonctions administratives pour dénoncer le manque de moyens. Et quelques semaines plus tard, quand le gouvernement a besoin d'eux, il leur dit qu'il leur adresse le plus grand soutien. Quelle blague !

Le gouvernement a profité de la crise pour passer sous forme de décrets toutes les destructions du code du travail dont il rêvait depuis des décennies. « Crise oblige ». Ils trouvent des milliards pour sauver l'économie, mais quand il s'agit de sauver des vies humaines, nada. Le fait que certains hôpitaux publiques aient lancé des cagnottes pour demander aux particuliers de leur faire des dons, c'est la cerise sur le gâteau. Alors trouver de l'argent quand il s'agit de préserver la biodiversité n'en parlons pas. Les abeilles, les ours et les insectes, on s'en fout. C'est vrai, c'est pas comme s'ils étaient des membres à part entière d'un biotope dont le déséquilibre mène à la disparition de millions d'espèces, dont prochainement l'espèce humaine. Des fois, je me dis que c'est peut-être pas plus mal que l'humain disparaisse de cette planète, mais c'est con qu'il embarque tant de monde avec lui.

J'aime vraiment bien cette phrase que j'avais vu sur la photo d'une manifestation : *« Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend »*.

Enfin, bon. Discussion de comptoir. Comme tout le monde, je parle beaucoup, et en même temps, qu'est-ce que je fais ? J'achète mes légumes à l'AMAP, j'ai testé les produits ménagers faits-maison (j'avoue, j'ai fini par les acheter au magasin bio).

Mais j’ai beau faire preuve de bonne volonté, je suis consciente que ce n’est pas ça qui va changer radicalement les choses. Les leviers d’action, ils sont au niveau politique, au niveau national, voire international. Et le système de la politique politicienne est tellement bien fait que je pense qu’il est impossible d’arriver à un niveau de prise de décision qui a de l’impact sans devenir un vendu. Je ne dis pas qu’ils sont tous pourris, mais que ceux qui ont vraiment du pouvoir ont réussi à l’acquérir parce qu’ils ont su rogner sur leurs principes.

Je me souviens d’un documentaire diffusé sur Public Sénat qui décryptait à travers des analyses scientifiques la manière dont le pouvoir a un impact sur notre manière de réfléchir. C’était super intéressant de comprendre comment le fait même d’avoir le pouvoir entre ses mains rend complexe la prise de décision, la possibilité de faire confiance et au final le fait d’avoir un jugement sain.

Bien sûr, il y a plein de gens chouettes qui sont intègres, qui ont de belles valeurs et dont l’action bénéficie aux politiques publiques, mais c’est tellement d’énergie dépensée pour obtenir des grains de sable. Autant je soutiens et j’admire ceux qui persistent dans cette voie car je pense que leur action est nécessaire et qu’elle permet de palier certains dysfonctionnements du système, autant, je ne crois pas qu’ils changeront les choses radicalement. Et on a besoin d’un changement radical.

(...)

(...)

(...)

En fait, si, pour que le système change, il faut un changement radical, ça veut peut-être dire que, moi aussi, j’ai besoin d’un changement radical...?

we are
NOT
FIGHTING
FOR
NATURE
we are
NATURE
DEFENDING
ITSELF

Chapitre 4

Je me suis couchée avec la question du loyer dans la tête. Je retournais la question dans tous les sens. Je ne sais pas trop quand je me suis endormie. Mon inconscient a travaillé pour moi pendant mon sommeil. À deux heure et demi du matin, je me suis réveillée avec le cerveau en ébullition.

J'aime bien quand je me réveille au milieu de la nuit avec la solution à mes questionnements.

La propriété privée. On vit dans un monde où tout appartient à quelqu'un. Les plans du cadastre sont impressionnants : chaque parcelle de notre belle planète Terre est un petit carré répertorié sur des cartes avec le nom de celui qui possède cette surface.

On a donc trois solutions : 1) soit le propriétaire nous donne l'usage du lieu – ou on le prend, on squatte. 2) soit on devient propriétaire. 3) soit on change d'endroit tout le temps, on devient nomade, avec toutes les problématiques que cela doit comporter.

La dynamique est totalement différente si l'idée est pour du court terme ou pour du long terme. Pour du court terme, vivre chez quelqu'un d'autre ou être nomade, why not ? Mais sur du long terme, il est nécessaire de trouver les moyens d'acheter quelque chose pour qu'on ne puisse pas m'embêter. Être chez moi.

Il me semble assez évident aujourd'hui que je n'aurais jamais les moyens de m'acheter une maison ou un appartement. Les tarifs sont prohibitifs si on n'a pas d'apport qui vient de l'extérieur. Cent mille euros minimum pour quelque chose de correct dans une ville moyenne. C'est 600€ par mois pendant 170 mois, soit près de 15 ans.

Je n’arrive pas à m’imaginer m’engager là-dedans. Il faudrait que je sois en couple, qu’on bosse tous les deux ou que l’un d’entre nous ait un très bon salaire (lui, parce que, moi, c’est pas parti pour) et qu’on veuille avoir des enfants. Je crois que je ne serais capable de faire ça que si j’ai des enfants, cela me stabiliserait dans ma tête et je pense que je regarderais l’avenir différemment.

Donc, si je n’ai pas d’appartement, ni de maison « classique », il faut que je trouve autre chose. Et c’est là que j’aime que mon inconscient du sommeil intervienne. Il m’a rappelé le principe des Tiny House, ce sont de petites maisons mobiles qui peuvent être tractées par de gros véhicules. Quelque chose à mi-chemin entre le mobile-home (qui n’est pas très mobile) et la caravane (qui l’est beaucoup plus).

Dans la salle d’attente d’un médecin, j’avais lu l’article d’un magazine féminin sur un couple états-unien qui était parti vivre avec cette mini-maison dans différents endroits du pays. Ils racontaient qu’ils étaient étonnés eux-même de ne pas se sentir à l’étroit. En voyant les photos, j’ai vu à quelle point leur espace était beau et bien aménagé.

J’avais fait le parallèle avec les chambres étudiantes de certains de mes potes, neuf mètres carrés qui gagneraient tellement en confort s'ils étaient agencés de manière intelligente. Le gros avantage des Tiny House, c’est que, si on est amené à déménager pour une raison ou pour une autre, on peut prendre notre maison avec nous.

Je m’imagine bien vivre dans une toute petite maison. Ça me rappelle l’appartement de mon institutrice de maternelle, que j’ai croisée par hasard dans un village lors d’une balade dans la campagne il y quatre ou cinq ans. Elle m’avait invité à boire le thé et, quand j’étais entrée chez elle, j’avais été happée par la chaleur qui

se dégageait de l'endroit. C'était à la fois lumineux et cosy, doux et chaud. Je m'étais sentie revigorée en l'espace de quelques secondes.

L'appartement était tout petit, mais largement suffisant pour une vieille dame célibataire. De nombreux détails m'avaient charmés : la verrière en fer forgé qui donnait sur le jardin, la mosaïque faite-main dans la cuisine, le sol en vieilles tomettes rouges qui devaient dater, peut-être, du siècle dernier, les tapis molletonnés sur lesquels je m'imaginais marcher pieds nus face à la cheminée les soirs d'hiver. Il y avait une telle âme qui se dégageait de son intérieur. Son appartement, c'était elle.

Si jamais je devais, un jour, avoir une maison à moi et que je trouve le temps, j'aimerais tellement m'occuper de la décoration de chacun des petits détails. Avoir un espace de vie qui nous ressemble, ça doit être tellement apaisant. Regarder autour de soi, chaque centimètre carré, et avoir des milliers de souvenirs qui ressurgissent, la fierté de l'avoir fait, et d'avoir peut-être partagé ces moments avec d'autres.

J'avais eu une grande discussion autour de l'importance de la beauté avec une amie quand j'étais plus jeune. Je me souviens que c'était quelque chose auquel j'étais assez hermétique. Oui, c'est cool que les choses soient belles, mais cela demande une énergie tellement importante pour une productivité tellement limitée que ça ne vaut pas le coup de se prendre la tête à rendre beau tout ce que l'on fait. C'était ce que je pensais à l'époque. Depuis, j'ai changé d'avis.

Ça doit être lié à ma formation. L'importance d'une belle assiette. C'est étonnant de voir comment un bel agencement des aliments, des formes et des couleurs change la perception de celui qui mange. On parle des mêmes plats, les mêmes aliments, mais présentés

différemment. Il suffit d'une belle assiette et les gens vont avoir l'impression de manger quelque chose de plus sain, de plus raffiné, de plus délicat (même si les aliments de base ne sont pas fous).

Au début, j'avais beaucoup de mal avec ce principe, je n'arrivais pas à me motiver à passer du temps à ajuster les éléments, ajouter des épices sur les bords pour la couleur ou un brin de ciboulette pour le côté graphique. J'ai fini par m'y consacrer plus sérieusement Aujourd'hui, j'aime jouer avec les textures et les proportions. Quand j'ai le temps, c'est devenu un vrai kif.

Je pense qu'un beau lieu de vie doit avoir le même type de répercussion. Il aide à s'apaiser, à se sentir bien.

Je regarde autour de moi. Ma chambre, sa peinture blanc crème, mon bureau et mon étagère en faux bois, mes photos sur les murs. On croirait encore une chambre d'étudiant alors que j'ai bientôt trente ans. Je n'y suis quasiment que pour dormir. Je me suis très peu occupée de cet espace. J'y retrouve quelques objets et images fétiches, et surtout ma couette dans laquelle j'aime me lover tout en écoutant des musiques de films quand j'en ai marre de tout ou que je suis malade.

En même temps, à quoi bon passer du temps à m'occuper de cet endroit alors que je ne suis que locataire et que je n'ai pas forcément l'intention de passer des années ici. Si j'avais su que je resterais là pendant plus de sept ans quand je suis arrivée dans cette coloc', peut-être que j'aurais pris les choses en main. Ou pas. Il faut du temps. Et de l'argent. Et l'autorisation des propriétaires. Et la motivation. Enfin bref…

Je me demande combien coûte une Tiny House. Et où est-ce qu'on peut la poser ? C'est pas un truc pour vivre en ville, mais peut-être qu'il y a moyen de l'installer en périphérie sur un bout de terrain aux abords de ces quartiers résidentiels remplis de maisons toutes

pareilles. Quelque part où l'on peut accéder quand même aux transports en commun pour profiter des avantages de la ville. Ça signifie aussi qu'il faut quand même payer un loyer pour le terrain ou l'acheter, en plus de la Tiny. À moins de trouver quelqu'un qui accepte la présence de la mini-maison en échange d'un coup de main pour reprendre le principe d'échange : s'occuper d'une personne âgée ou d'un potager par exemple.

En tapant « Tiny House » sur Google, je tombe directement sur le site « Tiny House France » où on retrouve plein d'infos sur le sujet. Ils ont un site de petites annonce. Grosso modo, une Tiny House, c'est à partir de 25 000€ (et ça peut monter haut). Il y a aussi plein d'infos pour construire sa Tiny House soi-même. À les écouter, on dirait que la majorité des gens le font eux-même. C'est un peu comme pour l'éolienne : pour bien connaître leur maison et surtout pour l'agencer à leur guise. Fait maison, ça coûte plus « que » 15 000€ de matériel pour le châssis, le bois, l'isolation, etc. Bien entendu, ça dépend de ce que l'on met dedans aussi.

Ça me fait rêver un petit cocon à moi, tout mignon, avec accès à un petit jardin. 25 000€, c'est encore abordable… Ça fait 500€ par mois pendant un peu plus de quatre ans. Pas mal pour devenir propriétaire de sa maison.

Enfin, faut surtout que je revienne sur terre, parce que si je ne trouve pas de boulot, mes 500€ par mois de loyer, je crois que je ne pourrais clairement pas les payer. Mais si jamais la vie redevenait comme avant, peut-être que je me lancerais là-dedans plutôt que de continuer à payer un loyer qui sert à financer les études de médecine du fils de mon cher proprio.

Mince, je commence à penser sur le long-terme. Ça fait flipper… Je crois que je vieillis.

Sur le site de Tiny House France, ils ont publié un recueil de témoignages de gens qui vivent de manière « alternative ». Il y a des photos de maison de hobbits faite en terre, des yourtes, des roulottes fantaisistes. Certaines photos donnent l'impression d'être prises dans des pays imaginaires tant les constructions sont improbables et qu'elles sont installées dans des lieux impressionnants. Ça réveille l'enfant qui est en moi et qui a envie d'aller construire des cabanes au milieu des bois.

Une yourte. C'est pas mal non plus comme maison. Ça peut être plus grand qu'une Tiny House tout en étant démontable d'un endroit pour la remonter ailleurs. On garde le côté « achat de maison pas chère ». Il y en a combien pour une yourte ? Sur le premier site que je trouve, en neuf pour une yourte de 27m² avec le plancher (qui est vendu séparément), il y en a grosso modo pour 6 000€. Là pour le coup, ce n'est que la structure, il n'y a pas les meubles, l'installation en eau, en électricité, etc., comme dans la Tiny House. C'est sacrément moins cher, mais en fait, c'est aussi sacrément autre chose. Je vais chercher des photos pour savoir à quoi ressemble l'intérieur d'une yourte bien aménagée.

Ah oui… Quand même ! Il y a des intérieurs de fou. On ne se croirait plus dans une yourte, mais dans une maison en bois trop belle. Là, c'est sur une yourte de 60m², avec un escalier et un étage. Ce n'est plus du transportable, on est dans du démontable, avec un taf pire qu'un déménagement classique. Il vaut mieux être sûr de l'endroit où tu installes ta maison.

Je sais pas pourquoi Google Images me propose aussi des photos d'intérieurs de camping-cars et de camions aménagés. C'est peut-être pas mal non plus l'idée d'un camion aménagé.

C’est tout petit, mais les photos donnent l’impression de quelque chose d’assez vivable. Pour le coup, c’est beaucoup plus mobile. Ça doit être pratique pour aller faire du woofing. Tu peux garder ta maison et tes repères d’un lieu à l’autre. Un de mes potes a un van un peu comme ça, un Volkswagen à la mode hippie qu’il utilise pour aller faire du surf. J’avais jeté un coup d’œil dedans un jour. Je trouvais ça cool pour des vacances, mais de là à vivre dedans toute l’année. Les photos que je trouve sur internet donnent l’impression de camions beaucoup plus grands, avec des meubles en bois.

Je recherche uniquement des photos de camions aménagés et là, je comprends mieux. Ils montrent des poids lourd pour la plupart. C’est vrai qu’au final, on peut aménager n’importe quel type de véhicule. En fait, c’est assez proche du principe de la Tiny House, sauf que le véhicule tracteur est directement inséré avec la mini-maison. Il y a aussi des minis-vans. À choisir la taille qui correspond à son projet. J’imagine que plus le camion est petit, plus c’est mobile, alors que les poids lourd, tu ne vas sans doute pas les déménager tous les jours. Surtout qu’il faut trouver l’endroit où le garer…

L’idée me plaît. Ça me semble plus simple, moins effrayant pour une première approche de vie sans loyer que les propositions précédentes. Ce n’est pas pour du long terme, mais en dépannage, sur du court terme, ça n’engage pas trop. Au pire, j’achète un camion et je le revends quelques mois plus tard, le temps de découvrir autre chose. Enfin, il ne faut pas qu’il tombe en panne ou que j’ai un accident entre temps.

Ça coûte combien un camion aménagé ? Sur LeBonCoin, je trouve des annonces en tous genres. Et il n’y en a pas beaucoup dont l’aménagement est potable. Il faudrait que je m’y penche plus sérieusement, mais au premier abord, ça ne doit pas être si simple que ça de trouver un bon camion. Il y a pas mal de vieux véhicules

qui me feraient un peu peur car l'entretien ne doit pas être évident et que ça doit être galère si tu tombes en rade n'importe où. Et puis, si on dépense plus d'argent en entretien que pour l'achat, ça ne vaut pas forcément la peine. Pour les poids lourd, il faut un permis spécial, et je ne me sens pas trop de conduire un engin pareil. Les camping-cars sont une bonne alternative, mais je n'aurais pas imaginé que c'est aussi cher, il n'y a quasiment pas un modèle à moins de 20 000€.

Une annonce m'a bien plu, c'est un camion de déménagement, avec une caisse carré à l'arrière. Il ne doit pas rentrer dans la catégorie poids lourd, mais il est quand même assez grand. Le propriétaire le propose à 10 000€. On ne voit malheureusement pas l'aménagement intérieur. J'ai envoyé un message pour avoir des photos supplémentaires, ça ne mange pas de pain…

Je me demande à quoi doit ressembler la vie en camion aménagé. Le matin, tu te lèves, tu allumes ton café. Comment on fait pour l'électricité ? J'ai vu pas mal de panneaux solaires sur les annonces. Mais ça marche bien ? On peut quand même charger son ordi, faire fonctionner un bouilloire ou des plaques à induction ? Et pour l'eau, on fait comment ?

J'ai envie d'en savoir plus. Je tombe sur un site qui s'appelle « Toits Alternatifs ». La fille qui a développé ce blog est complètement ouf. Elle a récolté des dizaines de témoignages de gens qui vivent en van, en camion, en bus. Une vraie accro de la vie nomade. Il y a l'air d'y avoir tout sur ce site : conseils pour acheter un camion, pour l'aménager, tutoriels, questions administratives, etc., avec une orientation assez poussée pour vivre en van de manière écologique.

Elle ne s'est pas contentée de la question des camions aménagés, il y a aussi des infos sur des cabanes, maisons en terre, en paille, en

pneus, en bois, en verre, etc. Ils aiment bien donner des noms chelous à leurs types de maison : Ecodôme, Earthship, Earthbag, Kerterre. Il y a même des maisons flottantes !

Dans l'un de ses articles, elle tourne à la dérision les peurs que l'on peut avoir de la vie en van : être enfermé dans un petit espace, ne pas pouvoir se laver, être seul, que ce soit trop cher…

Les témoignages et les photos me font rêver. Se coucher dans des endroits sublimes, près des lacs, au sommet d'une montagne. C'est un peu comme en rando, mais avec beaucoup plus de confort. J'ai pas mal de potes qui font de la randonnée pendant l'été. Ils adorent. Je n'ai jamais trop eu l'occasion d'en faire. Ça me tente, mais j'appréhende aussi de dormir sous tente au milieu de la nature. Je pense qu'avec un camion, j'oserai sans doute beaucoup plus. C'est vrai que l'espace du camion n'est qu'un espace pour transporter ses affaires et se mettre à l'abri en cas de pluie, mais sinon, on doit passer son temps dehors. Enfin pendant la belle saison...

Il y a plusieurs articles sur l'hiver en camion. Elle parle des différents types de chauffage. L'idéal semble être des chauffages à gaz avec évacuation des gaz brûlés, qui sont plus facilement mis en place par des professionnels. Il faut aussi une bonne isolation. En gros, c'est un critère à prendre en compte dans l'achat d'un camion déjà aménagé si jamais on veut y vivre toute l'année.

Il y a plein d'infos sur les installations électriques. On utilise le gaz autant que possible : pour cuisiner et pour se chauffer notamment. L'électricité fonctionne avec les panneaux solaires, mais aussi avec l'alternateur du camion, qui recharge la batterie du moteur quand on roule. Un système permet de recharger en même temps une deuxième batterie, qui sert pour la vie quotidienne. Il semble que les réfrigérateurs fonctionnent sur différents systèmes : au gaz quand on

est arrêté, avec électricité de l'alternateur quand on roule ou avec une prise extérieure quand on a accès à l'électricité d'une maison ou d'une aire de camping-car. En fait, l'électricité produite par les panneaux solaires et les circuits électriques dans le camion ne sont pas les mêmes que ceux que l'on trouve dans une maison, ça fonctionne avec une puissance de 12V à la place de 220V (je comprends pas trop ce que ça représente, mais... ok). Il faut donc un convertisseur 12V/220V pour pouvoir brancher le matériel que l'on utilise régulièrement sur les prises électriques du camion. Pour imaginer son système, il faut calculer combien on consomme et on ne peut pas utiliser les outils trop énergivores (moins de 500W dans l'idéal, il semblerait que les puissances des machines qu'on utilise soient toujours indiquées sur les étiquettes).

Je regarde autour de moi ce qui fonctionne avec de l'électricité pour me rendre compte. Mon radio-réveil, ma lampe de chevet, mon chargeur de portable, mon ordinateur, mon piano numérique, mes enceintes. Dans la pièce commune, il y a la télé et ses différentes box (internet, jeux-vidéos), la chaîne hi-fi, le chargeur d'appareil photo, les différents luminaires. Dans la cuisine, le micro-onde, le four, les plaques vitrocéramiques, le frigo, le mixeur, l'appareil à raclette et les autres machines de mes coloc'. Dans la salle de bain, la machine à laver, le sèche-cheveux, le sèche-serviettes.

Pour vivre en camion, je crois qu'il y a pas mal de choses qu'on n'utilise pas : piano numérique (pas la place de toute façon), micro-onde, sèche-cheveux et sèche-serviette, on oublie. Les lessives, on va à la laverie (je l'ai fait pendant des années, j'ai l'habitude). On a dit que les plaques et le frigo fonctionnent sur le gaz. Radio-réveil, téléphone, ordi, appareil photo, ça marche sur batteries rechargeables. Il reste quoi ?

La télé. En vrai, on ne la regarde jamais dans ma coloc’, je crois que je ne l’ai vue allumée que pour regarder des matchs de foot ou des films. Mon ordinateur me suffit largement. Et les jeux-vidéos, c’est pas trop mon truc non plus.

Box Internet. J’ai vu qu’on utilise le partage de connexion de son téléphone portable (une sacrée économie au final, car ces box coûtent quand même assez cher). Peut-être qu’on galère au niveau réseau dans la campagne, mais je me dis qu’il doit y avoir moyen de s’arranger.

Les enceintes. C’est cool quand même d’avoir de la bonne musique dans les oreilles. À voir combien ça consomme.

Et les autres ustensiles de cuisine. Ça marche un mixeur ? Faire de la soupe sans mixeur, ça doit être un peu relou. Je suis pas fan des morceaux de légumes dans leur bouillon. Et les carottes râpées… ? J’inspecte le mixeur. Il y a une étiquette dessous. 800W. Je crois que c’est mort. Il faudra que je regarde s’il y a quelque chose qui fonctionnerait dans un camion.

Je récapitule : lumières, téléphone, ordinateur, appareil photo, enceintes. Et à voir pour le four et le mixeur. C’est pas fou en fait. Au final, ce qui consomme beaucoup, c’est pour se chauffer, faire chauffer (four, plaques de cuisine, micro-onde, sèche-serviette, sèche-cheveux), refroidir (le frigo) et cuisiner. Après il y a tous nos gadgets électriques et électroniques pour le divertissement. Ces trucs-là ne doivent pas consommer tant que ça si on les utilise peu, mais comme ils sont nombreux et qu’ils restent allumés toute la journée, ça fini par faire beaucoup.

(...)

C’est étrange quand même de calculer tout ça. Quand on vit en camion, on doit tout le temps faire attention à sa consommation,

voire se retrouver sans électricité de temps à autre. Ça doit être un peu pesant. Ou peut-être qu'on s'habitue avec le temps. Éteindre son ordinateur quand on fait une pause ou qu'on arrête de travailler, charger ses outils quand il y a du soleil ou qu'on roule. C'est la mise en pratique obligatoire de ces « bonnes pratiques » avec lesquels on nous bassine depuis des années. Au moins, là, on sait concrètement pourquoi on le fait. On devient responsable de sa production et de sa consommation, c'est moins abstrait que la facture que l'on reçoit tous les trois mois.

J'ai vu qu'en cas de problème, on peut toujours brancher la batterie sur une prise électrique sur une aire de camping-car pour la recharger.

Ça se trouve facilement les aires de camping car ? Il y en a beaucoup ?

Je tombe direct sur le site de Park4night, qui mutualise les bons plans en camion aménagé, camping-car et autres véhicules nomades. Je regarde la carte. Truc de ouf, il y a déjà près d'une dizaine de points rien qu'à moins de quinze kilomètres de chez moi. Il y a une aire de camping-car à côté du centre-ville, je n'étais même pas au courant. En même temps, c'est vrai que si on n'a pas de véhicule aménagé, c'est pas très utile de le savoir… Elle est bien cachée, pas loin du pont d'accès au centre qui doit être bien bruyant, mais au bord de la rivière. Ça doit être assez sympa de se poser dans ce coin.

Quand je clique sur la présentation d'un spot sur la carte du site, ils indiquent si l'eau ou l'électricité sont disponibles à cet endroit. C'est donc aussi comme ça qu'on peut recharger son fourgon en eau. J'ai vu sur les annonces que la plupart des véhicules avaient des cuves d'eau propre.

C’est bien foutu au final tout ça. Quand j’y pense, c’est vraiment comme une maison normale, mais en plus simple. Clairement, ce n’est pas le même confort, mais ça permet de comprendre comment fonctionne nos « chez-nous ». Repartir à partir de zéro, tout reconstruire, et se demander : de quoi ai-je vraiment besoin ? Ai-je vraiment besoin de ce micro-onde ? Ai-je vraiment besoin de tous ces objets qui m’entourent ? J’ai bien remarqué que tant qu’on a de la place, on a tendance à entasser des choses « qui pourront peut-être servir un jour ». Une transition par une mini-maison doit permettre de s’obliger à se poser toutes ces questions, revenir à l’essentiel. Pas forcément pour toujours, mais au moins, le fait de l’avoir vécu doit changer quelque chose dans son rapport au matériel par la suite.

(...)

Je crois que je suis vraiment tentée par l’idée de vivre une expérience comme ça.

Chapitre 5

J’ai eu Marco au téléphone. Avec plusieurs amis, dont la plupart des membres de sa compagnie de théâtre, ils se sont réfugiés dans une grande ferme rénovée avec plusieurs hectares de terrain qui appartient à la famille de Marion. Ses grands-parents sont décédés il y a quelques années. Les enfants ne veulent pas vendre, mais en même temps, ils galèrent pour l’entretien. Les potos vont faire des résidences de création là-bas de temps à autre. Ils ont profité du confinement et de l’annulation de toutes leurs dates de tournée pour aller bosser sur une nouvelle pièce.

Marion met à contribution toute la clique pour nettoyer le terrain qui commençait à prendre des airs de friche. Marco me racontait qu’ils étaient bien productifs les deux premières semaines, qu’ils ont bien avancé sur leurs répétitions, mais que depuis qu’ils ont compris que ça durerait un bon bout de temps, la motivation a fini a par s’émietter.

Ils font pas mal de barbecues avec les beaux jours qui commencent, ils font de longues balades dans les bois, certains se mettent au tricot et d’autres ont lancé leurs premiers brassins pour faire de la bière avec les moyens du bord. Adeline a trouvé dans la bibliothèque un livre pour reconnaître les plantes sauvages comestibles et, avec Marion, elles vont faire des cueillettes, vérifient qu’elles ne se sont pas trompées en recoupant avec des infos trouvées sur internet, et elles commencent à proposer de petites salades sauvages lors des repas. Ça fait flipper une partie d’entre eux qui ont bien en tête la fin du film « Into the wild », où le protagoniste principal meurt parce qu’il a mangé une plante toxique. C’est pas le

moment de se retrouver à l'hosto pour une intoxication alimentaire…

En tout cas, ça fait un bon bout de temps que Marco réfléchissait à quitter Paris pour aller vivre à la campagne. Ils étaient quelques uns de la compagnie à y penser. Mais ils étaient pris dans leur quotidien, il y a les amis, les petits copains, la centralité de la capitale pour les transports quand il s'agit de partir en tournée, les rendez-vous réguliers avec les autres compagnies qui filent des plans pour aller jouer ici et là, l'effervescence artistique en général qui contribue à la créativité, tout ça.

Là, ils sont dans leur bulle, et ils kiffent grave. C'est une vraie pause, une expérience, un test. Je crois qu'ils n'ont pas envie que ça s'arrête. On verra quand le confinement sera terminé, mais il n'est pas impossible que ça ait donné la motiv' à un bon nombre d'entre eux de continuer à vivre en partie là-bas. Selon Marco, la famille de Marion pourrait être partante pour qu'ils restent en contrepartie de l'entretien et de permettre aux oncles, tantes, cousins et cousines de venir pour les vacances. Toute la clique pourrait garder un pied-à-terre commun à Paris pour y retourner quand il y a besoin. Ils mutualiseraient les frais.

À la fois toute cette histoire n'a rien d'étonnant, ça leur ressemble. Et en même temps, quand ils en parlaient auparavant, je voyais toujours ça comme un truc qu'ils ne feraient jamais. Il fallait qu'ils franchissent le pas. Et le pas, il a été forcé par cette sacrée pandémie…

Ça me plairait bien d'avoir un groupe de potes avec qui j'ai des liens comme ça. C'est quelque chose que j'ai souvent remarqué chez les gens qui bossent dans le milieu du spectacle, chez les circassiens notamment. Ils passent tellement de temps ensemble entre les

créations, les entraînements, les représentations qu'ils deviennent vraiment proches. L'un de mes amis, photographe de spectacle, m'avait raconté à quel point les circassiens sont une grande famille, même s'ils ne se connaissent pas. Ils se respectent car ils savent qu'ils ont une culture commune, un sens du collectif, une passion qui dépasse les souffrances individuelles (et je crois qu'il faut apprendre à souffrir pour un certain nombre de disciplines du cirque, c'est du sport de haut niveau au final).

Peut-être qu'on peut dire qu'il y a un sens de la communauté. Pour la troupe de Marco, c'est un peu la même chose. Même si des fois ils se tapent mutuellement sur le système, ils ne laisseront jamais l'un d'entre eux dans la merde. C'est rare cette solidarité. C'est beau.

Mais je ne travaille pas dans le milieu du spectacle. Est-ce qu'il y a d'autres domaines dans lesquels on retrouve cette solidarité ?

Je réfléchis. On parlait de la fraternité des ouvriers dans les usines. Peut-être que c'est aussi un peu comme ça pour les gens qui travaillent dans le bâtiment. Dans un autre genre, il doit y avoir quelque chose de similaire dans les petites villes où se retrouvent les membres d'une église. C'est l'impression que j'avais eu lors de l'été que j'ai passé en temps que jeune fille au pair en Angleterre quand j'étais lycéenne. La famille pour laquelle je travaillais faisait partie d'une église anglicane et j'avais été à l'une des messes un dimanche. Il y avait une belle communion, une belle attention à l'autre dans les rapports entre les membres de l'Église. Les parents me parlaient souvent des uns et des autres. Les femmes s'invitaient à boire le thé. Ça avait quelque chose de très cliché, voire folklorique, mais en même temps, c'était touchant.

Au final, dans tous ces groupes, il y a une question de culture commune, de faire des choses ensemble, de s'entraider. L'amitié

véritable ne se construit pas en buvant des bières à la terrasse d'un café, elle doit se construire beaucoup plus solidement quand on fait des choses concrètes ensemble.

Est-ce qu'il y a une communauté dans laquelle j'imaginerais être à ma place ? Des gens avec lesquels je pourrais construire quelque chose ? Le spectacle, les ouvriers, les anglicans, ce n'est pas ma place, ce n'est pas mon monde. Il faudrait déjà que je sache ce que c'est mon univers à moi, qu'est-ce que je voudrais construire, en quoi est-ce que je crois ? Qu'est-ce que j'ai envie de faire de ma vie ?

C'est une question que je me suis posée de temps en autre. La réponse était assez simple : avoir un taf, fonder une famille. Enfin comme tout le monde. C'est vrai que plus le temps passe, plus je me pose la question des enfants. Est-ce que j'ai vraiment envie d'en avoir ?

C'est un article que j'ai lu sur un site anglais qui a ébranlé mes certitudes pour la première fois. C'était un recueil de témoignages de femmes qui avaient eu des enfants et qui regrettaient. Elles regrettaient, non pas parce qu'elles n'aimaient pas leurs enfants, mais parce qu'elles avaient pris conscience qu'elles auraient pu avoir une vie différente et que le « métier de mère » n'était pas fait pour elles. Elles ont eu des enfants, parce que, en tant que femme, il semble évident d'en avoir. Un peu comme si la question ne se posais pas réellement. Alors elles en ont eu. Et à posteriori, elles se sont rendu compte qu'elles auraient pu dire « non ».

Dire « non » au fait d'avoir des enfants. Je crois que moi aussi, je l'ai rarement envisagé concrètement. Quand on pose la question, on demande souvent : « combien veux-tu d'enfants ? » et non pas : « veux-tu des enfants ? ».

Je me souviens d’une discussion lors d’un déjeuner avec des camarades de formation il y a quelques années. L’une d’entre elles disait ne pas vouloir avoir d’enfants. Les réactions ont été assez violentes de la part des autres, entre l’étonnement et la colère, avec pour certains (mais pas tous) un désir de compréhension. Pourquoi ? Pourquoi ne pas vouloir d’enfants alors que c’est la raison de notre existence sur terre, c’est ce qui donne un sens à notre vie ? C’est égoïste de ne pas vouloir d’enfants lui avait-on argumenté. La fille était restée droite dans ses bottes, expliquant sans se remettre en question. Il semble que sa décision était prise quoi qu’il en soit.

Ce que j’avais retenu de cette discussion, c’est l’injonction sociale à avoir des enfants. À l’époque, je n’aurais clairement pas eu le courage et l’aplomb nécessaire pour faire face cette levée de boucliers. On nous martèle que l’on est maître de notre corps de femme, mais il est socialement difficilement admissible de ne pas avoir d’enfants.

J’imagine que c’est beaucoup plus simple aujourd’hui qu’il y a un demi-siècle. Aujourd’hui, c’est envisageable, avant ça ne l’était pas du tout. Mais ce n’est pas si simple. À tel point que je n’ai jamais réellement pris le temps d’imaginer ma vie si je n’avais pas d’enfant. Je n’ai jamais réellement pris le temps de me poser concrètement la question : est-ce que je veux des enfants ? Est-ce que c’est un désir profond, personnel, ou est-ce que c’est l’injonction de la normalité qui me pousse à vouloir des enfants ?

(...)

J’ai divagué. Je pensais à vivre dans une communauté humaine, et je suis partie sur la question des enfants. Mais peut-être que ce n’est pas si anodin. La question des enfants est liée à la question du couple, elle-même liée à ce que je veux faire de ma vie. Si

j’emprunte un chemin différent, il faudrait que je rencontre quelqu’un avec qui je pourrais partager ce chemin différent. Si je rencontre des obstacles, c’est toujours plus simple de les affronter quand on est deux.

En même temps, le couple et les enfants se construisent dans le cadre de la communauté si jamais on fait partie d’un groupe solidaire. Enfin, ce n’est pas le cas de tout le monde dans le groupe de Marco. Et justement cette question du couple est hyper complexe. Une partie des membres de la troupe se voyaient bien partir à la campagne, mais ce n’était pas du tout l’envie de leur compagne ou compagnon, alors ils préféraient bien évidemment l’avis de ce dernier plutôt que de partir.

(...)

Je triche. J’aimerais me concentrer sur la question, mais je crois que mon cerveau esquive. Qu’est-ce que je veux faire de ma vie ? Quel est le sens de mon existence ? Si jamais je pars du principe que l’idée d’avoir des enfants et de m’en occuper, ce qui nécessite un minimum de moyens et de stabilité, n’est pas fait pour moi, alors quelle est la raison de ma présence sur cette planète ? Est-ce qu’il y a une raison ?

« Si la vie n’a pas de sens, qu’est-ce qui nous empêche de lui en donner un ? ». Ce graff orne un pont de la rocade nord de la ville. Vaste question existentielle…

Chapitre 6

Mon réveil sonne. 28 avril. C’est le début de la septième semaine de confinement. J’ai le cerveau embrumé. Je me motive pour m’extraire du lit et aller me faire un café. Je m’oblige à me lever à huit heure et demi du matin pour garder un rythme, ne pas me laisser noyer par l’inaction et la démotivation. Je prépare mon attestation sur une feuille de papier pendant que le café coule dans la cafetière. Je connais ces quelques lignes par cœur : « En application de l’article 3 du décret du 23 mars 2020 prescrivant les mesures générales nécessaires pour faire face [...] »

Je m’applique avec une plume sortie de mon set de calligraphie. Je m’exerce pour faire de beaux lettrages. Je vais boire mon café tranquillement dans la cour en écoutant les bruits du voisinage et les oiseaux qui piaillent, heureux de ces belles journées de printemps. Le soleil réchauffe ma peau et je ferme les yeux pour profiter du calme.

Prendre une douche, s’habiller. Je fais attention à chacun de mes gestes. Mes mouvements sont lents, précis, réguliers. Je sors le masque fabriqué à la main grâce au nécessaire de couture de ma mère. Cela m’a pris deux soirées pour fabriquer trois masques à partir de t-shirts. On les passe au fer à repasser avant de sortir pour tuer les potentiels virus.

Avant de sortir, je jette un œil à l’horloge de la cuisine. 9h13. À quelques minutes près, c’est le même rituel chaque matin depuis plusieurs semaines. J’ouvre le portail orné de sa banderole en soutien à ceux qui assurent le minimum vital. Un autre exercice de calligraphie qui m’a pris une journée. Je fais un grand détour sur la

route de la boulangerie pour une balade matinale. Les rues ne sont pas si vides que cela, bien que beaucoup moins encombrées qu'en temps normal.

La file d'attente de la boulangerie s'écoule peu à peu, avec ses distances de sécurité. Personne ne parle à personne. Tout le monde est enfermé dans son univers. On parle de solidarité en permanence dans les médias, mais on n'est plus capables de cette chose tellement humaine que d'avoir des interactions avec d'autres dans les files d'attente. La peur du virus est omniprésente. Elle n'est même plus uniquement dans les esprits, elle fait maintenant partie de l'inconscient. On s'éloigne de plusieurs mètres quand quelqu'un tousse. Je me surprends à flipper quand je me touche le visage même si je suis chez moi depuis des heures et que je me suis lavée plusieurs fois les mains.

C'est mon tour. Je souris à la boulangère qui regarde déjà le client suivant. Je sens la baguette chaude craquer sous mes doigts. Je n'ose plus détacher le croûton et le manger directement quand je quitte la boutique. Je rentre à la maison me laver les mains et j'attends une demi-heure avant de le découper. Tant de petits détails du quotidien totalement bouleversés.

J'ai fini d'ajouter toutes les notes et anecdotes que ma grand-mère m'avait transmis dans le logiciel de généalogie. J'ai tenté de faire des exports numériques, mais les mises en forme proposées par l'outil ne sont vraiment pas très esthétiques. Alors j'ai repris l'ensemble des données et j'ai commencé à retranscrire le tout de manière graphique sur un grand morceau de papier collé sur le mur de ma chambre. Un arbre gigantesque que j'orne de dessins qui me semblent appropriés. Je laisse des espaces vides pour y ajouter les photos que j'ai sélectionné pour chacun de mes ancêtres. J'irai les imprimer à la fin du confinement.

La fin du confinement.

On attend les détails avec impatience. Une impatience engourdie. Plus que deux semaines à tenir ? Oui, ou non ? Ce sera progressif. Qu’est-ce que cela signifie ? Quels magasins pourront ré-ouvrir ? On sait déjà que les bars et restaurants resteront fermés. Selon les échos que j’ai autour de moi, même les entreprises qui étaient en bonne forme économique se posent vraiment des questions sur leur possible faillite.

Le chômage partiel, l’étalement des mensualités, c’est une chose, mais s’il n’y a toujours pas de clients pendant les mois qui arrivent, tout cela n’aura servi à rien. De premiers chiffres parlent de 50 % de faillites pour les entreprises de restauration. Il ne restera que des grandes chaînes. Vive le MacDo post-confinement ! Ça me fait rire jaune. Il faut que je pense à autre chose.

(...)

J’ai eu Audrey pendant plus d’une heure au téléphone. Elle aussi se remet pas mal en question. Contrairement à ce que je pensais, elle ne se sent pas à l’étroit avec Romain et leurs enfants dans leur appart.

Ils ont bouleversé tout leur aménagement pour permettre aux petits de grimper sur les meubles, sauter, courir et jouer sans danger à l’intérieur. Ils construisent des cabanes et inventent milles jeux avec des bouts de ficelles. Audrey me disait qu’elle n’avait pas rit autant depuis bien longtemps.

Elle prend conscience qu’elle passe trop peu de temps avec eux, qu’elle est bien trop sérieuse au quotidien, trop occupée à tout ce qu’il faut faire : son travail, la maison, les activités, être une mère, femme et collaboratrice qui fait les choses bien. Mais au détriment de quoi ? Qu'elle n'ait pas de temps pour elle, ça, elle le savait déjà, mais elle n’imaginait pas que ses enfants en pâtissaient aussi. Elle

pensait qu'elle faisait tout pour eux, même prendre le temps, jouer, aller se balader. Mais malgré ça, elle avait toujours en tête sa « to do list », la prochaine étape sur le planning : la douche, la manière de négocier pour qu'il mange sa part de tarte. Oublier tout, juste pour vivre le moment présent avec ses enfants, là, maintenant, se laisser aller à inventer des histoires, à se rouler par terre, à se bagarrer, ça, elle n'en aurait pas été capable avant.

Alors elle se pose des questions. Financièrement, ils pourraient très bien se contenter du travail de Romain, elle pourrait ne pas travailler si elle le voulait. Mais ça veut dire abandonner sa carrière, qu'elle aime beaucoup, avec peu de chance de pouvoir la reprendre par la suite. Et ça signifie aussi perdre son indépendance financière. C'est chaud. Mais qu'est-ce qui est le plus important ?

Elle a passé pas mal de temps à regarder des vidéos qui remettent en cause l'école telle qu'elle existe aujourd'hui. Alors, avec ce qu'elle vit en ce moment, elle se demande si ça ne vaudrait pas le coup de faire l'école à la maison. Elle a encore quelques semaines pour réfléchir. Elle attend de reprendre le travail pour vérifier que ce n'est pas le confinement qui lui fait oublier tout ce qui lui a toujours tenu à cœur. Avec cet éloignement de nos relations sociales habituelles, on se demande parfois si on n'est pas en train de vriller sans s'en rendre compte.

Pour la rassurer (ou pas), je lui ai partagé mes réflexions sur le fait de limiter son usage de l'argent, de faire de la récup', de trouver une manière de vivre sans être enfermé dans un travail salarié. Ça ne lui a pas trop parlé. Il faut dire que son contexte n'est pas le même que le mien. Mais elle m'a quand même conseillé une vidéo réalisée par l'une de ses nièces sur un chantier participatif auquel cette dernière a participé. Elle m'a dit que ça devrait me parler, je vais regarder ça.

(...)

Pfouuu. Elle a visé juste, ça colle pile-poil. C’est un groupe de jeunes qui s’est retrouvé autour de la construction d’une maison type Earthship. J’avais déjà vu ce nom sur quelques sites que j’ai consulté. C’est une maison faite à partir de matériaux recyclés et de terre, agencée de telle manière par rapport au soleil, avec une vaste baie vitrée, etc., que la maison est à 20° toute l’année sans aucun apport d’énergie. Avec la récupération et la filtration d’eau de pluie, elle est autonome en eau, elle est censée avoir une production d’énergie suffisante pour l’alimentation classique des habitants et il y a une serre derrière la baie vitrée pour avoir également une production alimentaire directe. Donc, en fait, une fois construite, elle est censée permettre à ses habitants d’avoir tout le nécessaire pour vivre agréablement, sans factures et avec même de quoi manger !

Le nom Earthship vient d’un architecte américain, Michael Reynolds, qui a imaginé le concept de cette maison et qui l’a breveté. Avec son équipe, il va construire ces maisons un peu partout dans le monde. Une maison = un mois de travaux. Enfin, pour son équipe bien rodée avec des dizaines de volontaires… Il est aussi possible d’acheter les plans pour construire la maison soi-même, car les principes sont assez simples (tout est relatif j’imagine, en tout cas, ce n’est pas censé demander de matériel ou de savoirs-faire pointus). Les plans permettent de construire différents types de maisons Earthship, du plus complexe, avec le confort d’une maison classique, au plus simple. La version « de base » est censée ne coûter que 20 000€.

Dans le film, l’un des jeunes est allé découvrir les Earthship de Michael Reynolds aux États-Unis et il a décidé d’en construire un en France. Il voulait qu’il soit adapté aux normes et aux conditions climatiques de la France (les maisons initiales sont construites dans le désert du Nouveau-Mexique). Avec un ami, il a initié un chantier

participatif et des centaines de personnes sont venues pour aider pendant quelques jours ou quelques semaines. Plus que la maison, le film fait ressortir l'énergie de groupe, trop belle, qu'il y a sur le chantier. De nombreuses personnes venues pour participer, sont rentrées chez elles et ont tout lâché pour revenir vivre sur place !

Je me retrouve un peu dans le témoignage de Juliette, l'une des participantes :

« J'ai fait mes études, j'ai travaillé, mais il n'y avait pas de sens derrière. Je ne voyais pas pourquoi j'avais besoin d'autant d'argent pour payer mon loyer, pour attendre les cinq semaines où je vais avoir du temps libre, où je vais pouvoir faire vraiment ce qui me plaît. Je n'étais pas malheureuse, mais ça n'avait pas de sens. Du coup, j'en parlais autour de moi. Avec des amis, on avait le même questionnement.

Du coup je me suis posé la question : "c'est peut-être le monde dans lequel je vis qui ne me convient pas. J'ai un problème." Je mettais les mots sur mon problème, je le comprenais, mais je ne trouvais pas la solution. J'avais beau aller dans d'autres villes, voir d'autres amis, voir ailleurs, c'était toujours la même chose. Je défendais mes idées, mais ma vie ne correspondait pas à mes idées. J'étais toujours dans le même système malgré ce que je défendais.

Et en venant ici ça m'a fait tilt. Et, c'est là où je me suis dit : "Non, c'est impossible que je reparte". J'ai mis dix jours à prendre cette décision : quitter ma vie à Lille, quitter mon CDI et partir. Ça a été un soulagement, un vrai soulagement. »

En fait, les gens sont venus pour bosser sur le chantier et se sont rendus compte qu'on ne leur demandait rien. Il n'y a pas

d’obligations, d’horaires à respecter. Si tu as envie de participer, tu le fais, sinon, ben… tu peux faire autre chose. Il ne s’agit pas d’un chantier où tu travailles contre logement et nourriture, il est demandé à chacun de participer aux frais (nourriture et charges). Sauf que comme ils sont trente et que tous les achats sont mis en commun, cela ne coûte que 30€ par semaine, soit 120€ par mois. Il faut ajouter le logement, mais là aussi, c’est dérisoire : soit tu es autonome et tu peux poser ta tente, ton camion, ta yourte ou ta caravane sur le terrain de la maison en construction et tu ne payes rien, soit tu as un lit dans une maison commune et tu payes 20€ par mois.

C’est ouf comme le fait de vivre ensemble et de partager les frais et les tâches peut permettre de limiter largement le coût de la vie. Après, il y a les dépenses perso, parce que dans ce qui est mis en commun, il n’y a pas de viande, pas de fromage, pas d’extras au niveau de la nourriture. À chacun d’agrémenter avec ses propres deniers pour que les envies des uns n’impactent pas les finances de ceux qui peuvent s’en passer.

Au final, la plupart des gens sont venus pour participer au chantier et continuent de le faire, d’autres se sont mis à fond dans l’organisation de la vie collective : la gestion de la nourriture, de la vie locale, l’organisation d’événements avec les voisins. Comme il n’y a pas d’impératifs, certains cessent leur participation pendant quelques jours ou quelques semaines pour prendre du temps pour eux, prendre du recul sur leur vie, sur leurs envies (je viens tout juste de capter que le mot « envie », c’était la même chose que « en vie ». Les envies qui te maintiennent en vie ? C’est marrant…)

L’une des participantes, qui est hyper touchante dans le film, raconte comment le fait d’arriver ici l’a libérée, l’a aidé à prendre confiance en elle, à réussir à faire plein de choses qu’elle n’osait pas avant, à la fois car elle n’imaginait pas en être capable, mais aussi

parce qu’elle peut demander des conseils, se faire aider par les autres membres du groupe.

C’est quand même étonnant de voir un groupe d’une trentaine de personnes qui s’entend si bien, comme s’il n’y avait pas de conflits. Ils expliquent dans l’article qui accompagne la vidéo qu’ils utilisent des outils de communication, des réunions qui sont assez cadrées pour permettre de limiter l’existence des « petits chefs » et permettre de faire ressortir ce qui ne va pas avant que cela ne devienne trop gros pour pouvoir être réglé sereinement, mais quand même. L’une des filles dit que chacun des membres fait un travail sur lui-même, permanent, pour que ça se passe au mieux. Ça a l’air vraiment intéressant. En tout cas, en regardant ce documentaire, ça donne vraiment envie d’aller participer au chantier, de vivre ce qu’ils vivent.

Mais est-ce que ce travail sur soi-même on peut le faire pendant une longue période ? Il semblerait, quand le film a été tourné, qu’ils étaient là depuis près d’un an et demi. C’est déjà pas mal. Après, peut-être que cela ne durera pas pour l’éternité. En même temps, est-ce que c’est le but ? D’après ce que j’ai compris, ils construisent une maison, et après, ils sont censés partir. À voir à ce moment-là s’ils poursuivent ensemble ou non.

D’ailleurs, comme il n’y a pas d’engagement sur le long terme, ça doit aider à limiter la pression individuelle et collective pour que ça se passe bien. Tu te prends certainement moins la tête avec quelqu’un que tu n’aimes pas trop si tu peux l’esquiver et que tu sais que, de toute manière, à un moment ou un autre, chacun passera à autre chose. Et cette absence d'engagement peut être aussi un beau tremplin pour passer d’une « vie classique » à une autre manière de vivre, plus simple.

Une transition pour être entouré, apprendre des autres ne serait-ce que sur les multiples détails du quotidien qui doivent être simples une fois que tu les connais, mais qui te semblent être une montagne quand tu ne sais pas comment/pourquoi/où faire telle ou telle chose.

En complément de la vidéo et de l'article qui parle de ce chantier participatif, il y a un « bonus » qui donne des pistes pour « vivre une expérience alternative ». Ils mettent un lien vers un site qui s'appelle Ecovillage Global, un genre de site de petites annonces de la vie alternative, pour rejoindre ou participer temporairement à la vie dans des éco-lieux. Il y a aussi un autre qui répertorie les chantiers participatifs (Twiza) et encore un autre, plus généraliste, qui compile les cartes qui répertorient les « Utopies Concrètes ». Il va falloir que je creuse un peu tout ça.

Chapitre 7

Si je récapitule, j'en suis où ?

Il y a des gens qui vivent sans utiliser d'argent. Ils ont une vie de moines et travaillent en contrepartie (directe ou indirecte) de leurs moyens de subsistance. Pour ne pas payer de loyer, on peut vivre chez des gens, dans des squats, dans des habitats nomades ou des maisons que l'on a construit seul ou avec d'autres. Pour la nourriture, il y a la récup' du gaspillage alimentaire, manger des choses simples cuisinées en groupe pour diminuer les frais ou la possibilité de produire sa nourriture. Pour l'énergie, on peut limiter ses besoins et produire ce qui reste (panneaux solaires, éolienne). Avec l'auto-construction, il est possible au final de fabriquer tout le nécessaire soi-même ou sous forme de chantiers participatifs (même si je suis encore dubitative sur ce que ça donne concrètement).

Dans tous les cas, tout cela ne se fait pas tout seul, ça demande un investissement personnel, d'avoir une activité qui soit utile aux autres (ce qui explique qu'ils te soutiennent) et/ou de produire soi-même ce dont on a besoin (nourriture, maison, etc.). Mais quoi qu'il en soit, on a besoin de ce lien avec d'autres personnes qui ont des approches similaires, avec lesquelles on s'entraide, on apprend mutuellement. Et puis c'est chouette de vivre avec des gens avec qui on partage des valeurs communes.

J'essaie de faire le parallèle avec ma vie actuelle. En fait, j'ai l'impression qu'il n'y en a pas. Ça me semble assez compliqué d'ajouter une touche ici ou là. C'est un changement de manière de penser, c'est la remise à plat de tout, sur de nouvelles bases. Rien n'est compatible avec un travail salarié ou un loyer régulier, à moins

que ce dernier soit vraiment faible, une centaine d'euros par mois peut-être. Ce n'est plus un loyer, c'est une participation aux charges de l'entretien d'un logement…

Comment est-ce que je pourrais imaginer les choses pour moi-même ? Qu'est-ce qui me plairait ?

À court terme, pour les prochains mois, l'idée d'acheter une mini-maison roulante pas trop chère pour être indépendante, ça me plaît bien. Aller faire du woofing ? L'idée d'aller bosser dans les champs me motive moyen, mais peut-être que ça peut me faire découvrir d'autres choses. Il y a peut-être d'autres projets où je pourrais aller m'investir en échange du minimum, un peu comme le chantier de construction de Earthship. Faut que je creuse la question sur les sites qui étaient proposés à la fin de l'article sur les Earthship.

Il y a aussi cette idée de partager ses compétences, ce que l'on sait faire. Moi, je sais cuisiner, c'est mon taf. Ça peut être une idée. Trouver le moyen de faire à manger pour plein de monde avec peu d'argent (avec de la récup' ?), et de le proposer à prix libre, comme dans le squat. Il y a plein de recettes simples qui permettent de ne pas avoir un investissement trop important. Rien qu'avec un gosse marmite de cinquante litres, on peut faire à manger pour quatre-vingt personnes. Avec un bon usage des épices et des temps de cuisson, il y a de quoi se faire plaisir et proposer des repas de qualité. Ce n'est pas de la grande cuisine, mais ça peut être très bon !

La plus grosse problématique, c'est celle du cadre, de la légalité, des normes d'hygiène. L'administration est particulièrement relou sur ces points-là. Beaucoup des normes sont des évidences et il en va de la santé publique, mais si on fait tout ce qui est demandé à la lettre, il faut noter chaque pot qui est ouvert, quand, pour quoi, la provenance de tous les aliments, avoir des frigos rempli

d’échantillons de chaque préparation que l’on conserve un temps donné au cas où il y ait un contrôle ou un problème. C’est un travail administratif de fourmi qui m’épuise rien que d’y penser. Alors imaginer faire ça sur le pouce, en mode nomade, ça me semble assez impensable.

Ça, ce serait pour le court terme. Et après ? Je ne vais pas faire ça toute ma vie… Il faudra bien que je me pose à un moment ou à un autre. Comment on envisage le lendemain ? Comment Elf imagine la suite ? Il pense faire ça toute sa vie ? Et ceux qui vivent en squats ? Au bout d’un moment, on fini par s’épuiser, non ?

En même temps, je pose cette question pour eux, mais moi, comment est-ce que, dans ma vie actuelle, j’imagine le futur ? Continuer à travailler pour payer mon loyer, finir par me dire que j’achèterai un appartement, me marier, avoir des enfants ? Non. C’était, dans ma tête, un genre d’évidence. Une évidence, parce que je ne m’étais jamais vraiment posée la question. Et puis, même si je me l’étais posée, c’était ça … ou quoi d’autre ?

Ma vie actuelle, elle est cool, elle est confortable. Enfin… Elle est confortable tant que tout va bien. Mais je me rend compte que je m’épuise : je m’épuise parce que les patrons avec lesquels je bosse en demandent toujours plus, parce que l’idée de chercher du taf me fatigue d’avance, parce qu’une fois que j’ai payé mon loyer et mes charges, il ne me reste plus grand-chose pour me faire plaisir, que mes amis commencent peu à peu à fonder des familles ou partent à l’autre bout de la France. On n’est plus dans la douce époque où on sortait tous les week-ends et qu’on se marrait bien. On rentre tous dans notre petite routine quotidienne et on sort de moins en moins souvent, avec de moins en moins de gens différents.

Ma petite routine. Que j’aime bien. Mais en fait, je suis en train de me renfermer sur moi-même. Je l’accepte parce que c’est facile,

parce que c’est comme ça. Mais quand j’y pense avec un autre regard, je vois que ce n’est pas forcément sain de continuer dans cette direction.

(...)

En fait, je crois que je n’ai pas grand-chose à perdre. Je peux toujours aller tester autre chose, et si ça bug, je recommence dans la vie qui j’ai toujours connu.

Alors j’y vais ? Je teste ? Je vise le renouveau ? De nouveaux défis, de nouveaux challenges ? Acquérir des compétences dans différents domaines ? Rencontrer des gens qui ont des expériences variées, qui peuvent m’apporter un autre regard sur les choses ? Oui, je crois que ça me motive bien…

(...)

(…)

(...)

Y’ plus qu’a ?!

« Ce qui nous empêche d'avancer, c'est notre peur.

Notre acte vivant, c'est d'être un funambule. Le funambule lâche un appui derrière lui, il marche sur un fil entre la terre et le ciel et il faut qu'il y aille.

Et les premiers pas sont les plus durs... »

Robert Coudray

Références et sources

Page 9

Yannis Youlountas est un réalisateur franco-grec qui a suivi les mouvements contestataires post-crise économique de 2008 en Grèce. Il a réalisé plusieurs films, tous sous licence Creative Commons, librement accessibles en ligne dont « Ne vivons plus comme des esclaves » (2013), « Je lutte donc je suis » (2015), « L'Amour et la révolution » (2018).

Page 11

L'histoire de Elf est le premier épisode de SideWays, la websérie itinérante, à retrouver en intégralité sur : side-ways.net/episode1

Un complément à l'épisode a été filmé et diffusé à posteriori. Cette interview de cinq minutes permet de répondre à de nombreuses interrogations que nous avons eu lors des projections. Il est accessible à la fin de l'article multimédia ou sur notre page YouTube « SideWays, la websérie itinérante »

Les licences Creative Commons : creativecommons.org

Libérer ses œuvres, c'est prendre conscience que ce que l'on créé ne nous appartient pas. Nous avons pu le créer grâce à de multiples interactions avec d'autres, grâce à tout ce qui a été créé par d'autres avant nous. Ce que l'on créé permet d'enrichir les réflexions, les références, les inspirations d'autres personnes. Libérer ses œuvres participe à une société où l'information et la culture ne sont pas réservés à ceux qui ont les moyens économiques d'y avoir accès, et contribue, à son échelle, à une société plus égalitaire. Cela pose la

question du financement, qui est à réinventer selon de nouvelles bases. La participation libre est une clé : chacun participe selon ses moyens, qu'il s'agisse de dons monétaires, de dons en nature ou d'apport de compétences.

Page 12

Un tiers de la nourriture mondiale fini à la poubelle selon l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) : fao.org

Les magasins gratuits (ou magasins pour rien, freeshop, espace de gratuité, GiveBox, etc.) sont sans doute issus de l'esprit des squats où, sans loyer à payer et avec des espaces assez grands, il est facile de mettre un place un système de partage des surplus. Les magasins gratuits se sont développés à travers de nombreux systèmes pour garder l'aspect gratuit (la problématique principale étant le loyer à payer). Nous avons été dans des dizaines de ces lieux depuis notre départ en camion, chacun ayant son système propre d'organisation : utilsation de locaux municipaux ou d'anciens locaux à poubelles réaménagés, accord avec un propriétaire pour l'utilisation d'un lieu en attente d'une vente, repas payant tous les mois pour payer le loyer – mais tous est gratuit le reste du temps, loyer financé grâce à la participation libre, etc. Système simple à mettre en place, nourrit de la surabondance de notre société de consommation, les magasins gratuits sont une évidence à mettre en place partout.

Page 14

Benjamin Lesage est une autre personne qui vit sans utiliser d'argent. Sa démarche a débuté avec un voyage sans argent avec

trois autres amis, entre les Pays-Bas et le Mexique. Il raconte cette histoire dans un livre « Sans un sou en poche », publié en 2015 aux éditions Arthaud. Il a poursuivit sa vie sans argent au-delà de ce voyage et a cherché pendant plusieurs années à construire un éco-village, nommé Eotopia, qui fonctionnerait intégralement sans argent, depuis le prêt ou la donation d'un terrain à la vie quotidienne en passant par la participation à la vie de la commune sur laquelle aurait pris place la démarche. Il racontait cette quête sur un blog de Rue89 (aujourd'hui hors ligne). Après plusieurs années de recherche, plusieurs initiatives infructueuses et la naissance d'une petite fille, les objectifs d'Eotopia ont été revus à la baisse et l'éco-village a vu le jour en Bourgogne.

Pour en savoir plus, vous pouvez consulter le blog de Benjamin Lesage : sansunsou.wordpress.com ; ainsi que le site d'Eotopia : eotopia.org

Page 15

Le woofing est un concept, géré par des associations nationales indépendantes, qui propose à ceux qui le souhaitent d'aller travailler dans des fermes biologiques en échange du gîte et du couvert. Tout le monde peut s'investir, quelque soit son âge ou sa nationalité, sans aucune connaissance préalable en agriculture. L'intérêt principal pour le participant, le plus souvent citadin, est d'acquérir des compétences et de vivre une expérience humaine. Un court documentaire réalisé par Coop Mob, accessible en ligne, présente les avantages du woofing : « Móðir Jörð, la synergie positive du wwoofing »

« Nus et Culottés » est une émission de télévision diffusé depuis 2012. À chaque épisode, les deux personnages principaux partent

sans argent et intégralement nus d'un endroit, avec une quête (prendre un thé avec un Lord, faire un bonhomme de neige sur un pic alpin ou autre). Il réussissent leur mission à chaque fois grâce au troc, à des services rendus ou à la générosité des personnes rencontrées.

Page 17

Article sur les supermarchés qui doivent donner leurs invendus à lire sur le site Consoglobe « Loi sur le gaspillage alimentaire : qui peut récupérer les invendus ? », écrit par Elise Racque le 25 novembre 2015

Les Gars'pilleurs sont a retrouver sur Facebook : Les Gars'pilleurs ou sur leur site internet : lesgarspilleurs.org

Page 18

Les informations sur **la KartoffelKampagn** sont issues de notre expérience lorsque nous avons participé à la récolte en tant que bénévoles au cours de l'été 2013. Il est difficile de trouver des informations sur cette initiative sur internet.

Page 20

Vous pouvez retrouver **le RAARE** sur leur page Facebook : Ravitaillement Alimentaire Autonome, Réseaux d'Entraide

Page 25

Je suis passée au **squat « la Grande Ourse »** en novembre 2019 lors de l'emménagement dans leurs nouveaux locaux au cœur d'Angers. J'ai été impressionnée par le fourmillement des personnes

impliquées dans le lieu et par la multiplicité de leurs activités. Pour plus d'informations : radar.squat.net/fr/angers/la-grande-ourse

Page 27-28

Sur le Transfo : ce squat est bien cité sur la page Wikipédia « Squat », mais il n'y a pas le lien vers leur site internet. Ce lieu, ouvert en novembre 2012, a été expulsé en novembre 2014. Nous y sommes passés en octobre 2013 alors que l'atelier de construction travaillait sur l'éolienne. C'est en sortant de là que nous avons pris la décision de faire un épisode SideWays sur un chantier participatif organisé par Tripalium. Plus d'infos sur le Transfo : transfo.squat.net

Concernant le livret avec les explications de construction de la cabane, il n'est pas accessible sur le site. Nous l'avons acheté à prix libre à des membres du squat que nous avons retrouvé sur la route l'année suivante. Je ne l'ai pas avec moi actuellement pour en donner les références, je les mettrai à jour dans une prochaine version du livret.

La ZAD de Notre-Dame-des-Landes. ZAD est un acronyme, initialement issu du BTP signifiant « zone d'aménagement différé », il a été repris par les militants qui luttaient contre la construction d'un aéroport à Notre-Dame-des-Landes qui l'ont transformé en « zone à défendre ». Le mot ZAD est désormais utilisé de manière plus générale pour parler de mouvements d'occupation de terres pour lutter, le plus souvent, contre des projets d'aménagement du territoire (appelés par les militants de « grands projets inutiles »). Les ZAD se sont multipliées en France depuis 2012. La lutte contre la construction de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes est emblématique par la résonance politique et médiatique qu'elle a pu avoir entre 2012 et 2018. La contestation à ce projet a débutée dans

les années 1970 et s'est amplifiée en 2009 avec l'arrivée des premiers zadistes sur le site de l'ex-futur aéroport, où ils squattèrent les maisons abandonnées et où ils construisirent des cabanes. Une tentative d'évacuation par les forces de l'ordre a échouée en 2012 et a été suivie par une grande manifestation de reconstruction le mois suivant où plus de 20 000 personnes étaient présentes. Cet événement a été le déclencheur de la visibilité de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes sur la scène médiatique.

Plus qu'un mouvement de contestation, la ZAD de Notre-Dame-des-Landes est devenue une zone de vie, fonctionnant sur les principes de société non marchande et autogérée, ouverte à ceux qui sont motivés à participer. Sur les 1600 hectares se côtoient des personnes aux origines et aux opinions diverses qui ont mis en place de nombreuses activités nécessaires à la vie quotidienne : activités agricoles, conserverie, boulangerie, scierie, atelier de construction, bibliothèque, restaurant, radio, etc. De grands rassemblements de soutien, culturels et militants, sont organisés tous les ans et accueillent plusieurs dizaines de milliers de participants.

Le projet d'aéroport a été officiellement abandonné en janvier 2018. Une nouvelle opération d'expulsion par les forces de l'ordre a été entreprise au mois d'avril 2018, détruisant de nombreux lieux de vie sur la ZAD. Les habitants de la zone sont toujours présents sur place, poursuivant leurs expérimentations politiques et sociales. Cet espace reste aujourd'hui encore un lieu ressource où il est possible de passer du temps pour participer aux activités et découvrir d'autres manières de vivre et de s'organiser collectivement.

Le site de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes : zad.nadir.org

Page 29

Le chantier d'auto-construction d'éolienne a été le quatrième épisode de SideWays, la websérie itinérante. Nous y avons suivi un stage de **l'association Tripalium** (tripalium.org). Cette dernière est née suite à une rencontre avec Hugh Piggott, organise des stages d'autoconstruction d'éolienne partout en France et édite un manuel, régulièrement mis à jour qui détaille les étapes de construction pas à pas. La vidéo sur le stage d'autoconstruction ainsi que l'article complémentaire sont disponibles sur notre site : side-ways.net/episode4

Page 40

Sur les hôpitaux qui manquaient de moyens avant la pandémie :

- un article de Basta ! « Urgences en burn-out : "Nous sommes obligés d'être à la fois aide soignante, infirmière, vigile, secrétaire..." » par Thomas Clerget le 20 juin 2019, bastamag.net

- un article de Médiapart « Faute de moyens pour l'hôpital, des chefs de service démissionnent de leurs fonctions administratives » par Caroline Coq-Chodorge le 13 janvier 2020, mediapart.fr

Sur les dérogations au droit du travail :

- un article de Basta ! « Etat d'urgence sanitaire : "Augmenter le temps de travail revient à mettre en danger la population !" » par Rachel Knaebel le 25 mars 2020, bastamag.net

- un article de Libération « Droit du travail : les syndicats méfiants » par Amandine Cailhol le 26 mars 2020, liberation.fr

- un article de Reporterre « Le gouvernement attaque le Code du travail, mais refuse que les riches fassent un effort », par Hervé Kempf le 26 mars 2020, reporterre.net

« Nous ne défendons pas la nature, c'est la nature qui se défend ». Cette phrase a été reprise par de nombreux mouvements militants, on l'a notamment vu de nombreuses fois sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes.

Une **AMAP** (ou Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne) est un regroupement d'agriculteurs et de consommateurs qui s'associent pour des achats en direct. Les clients s'engagent à acheter un panier de denrées par semaine sur l'année ce qui permet à l'agriculteur d'avoir la sécurité de la vente de ses produits, tout en limitant le temps accordé à la distribution. Ce système permet également de partager les risques entre producteurs et consommateurs en cas d'intempéries ou d'imprévus concernant la production et, parfois, d'associer les consommateurs à la production en organisant des chantiers participatifs.

Page 41

« Le pouvoir nuit-il gravement au cerveau ? » est un documentaire de 54 min d'Hélène Risser et Hélène Fresnel, coproduction Day for Night & Public Sénat. Ce film a été diffusé sur la chaîne Public Sénat le 7 avril 2018 et est librement accessible sur le site publicsenat.fr

Page 47

Tiny House France : tinyhousefrance.org

Page 51

Toits Alternatifs : toitsalternatifs.fr

L'article qui tourne en dérision les peurs de la vie nomade :

10 raisons de ne jamais vivre en van ou en camion aménagé

Page 56

Park4night est un site internet, mais surtout une application mobile particulièrement utile lorsque l'on vit en camion aménagé. Elle permet de trouver des endroits où dormir, de l'eau de l'électricité et de nombreux autres services utiles, avec des commentaires postés par les usagers.

Page 59

« Into the wild » est un long métrage de fiction réalisé par Sean Penn, sorti en 2007.

Page 62

Regret d'être mère. Orna Donath, une sociologue israélienne a publié en 2015 une étude nommée « Regretting Motherhood : A Sociopolitical Analysis » (Le regret d'être mère : une analyse sociopolitique). De nombreux articles en français ont été publiés pour diffuser son contenu et sont accessibles en ligne.

Page 69

Le chantier participatif de construction de maison type Earthship. Il s'agit du 10ème épisode de SideWays, la websérie itinérante, que nous avons tourné à Champs Romain en Dordogne en juin 2016. La vidéo et l'article multimédia complémentaire sont en ligne : side-ways.net/episode10. Plusieurs « bonus » permettent d'aller plus loin dans la compréhension de ce qu'est une maison type Earthship ou sur les outils participatifs utilisés par le collectif pour faciliter la communication et les prises de décision.

L'article « Vivre une expérience alternative » :
side-ways.net/blog/episode-10-alternatives

Illustrations

Sauf mention contraire, toutes les illustrations sont de SideWays, la websérie itinérante

Couverture

Sur la route, Corrèze, mars 2018

Page 13

Elf Pavlik sert un repas cuisiné à partir de récup, Berlin, février 2013

Page 16

Récup' aux Marché d'Intérêt National de Nantes dans le cadre du tournage de l'épisode sur l'ADDA (épisode 7), octobre 2014

Page 19

La ferme de la KartoffelKampagn, à proximité de Berlin, septembre 2013

Pages 30-31

La Transfu, cabane créé par le Transfo, une fois montée à Notre-Dame-des-Landes, photo issue du site du Transfo

Chantier d'autoconstruction d'éolienne à Henripont, novembre 2013

Page 49

La Tiny House Livingston. La Tiny d'un couple parti faire un tour du monde en Tiny House. À découvrir sur Facebook et Instagram @TinyHouseLivingston

Intérieur de yourte, par Yourte Contemporaine (CC-BY-SA-NC)

Page 53

L"écodôme de Raquel, dans la région de Valence en Espagne, mars 2013

Une Kerterre d'Evelyne Adam, Finistère, août 2014

Page 70

Chantier participatif d'Habite Ta Terre, Dordogne, juin 2016

Remerciements

Merci,

à Benoit pour avoir partagé ces six années de route fascinantes,

à tous ceux qui nous ont soutenus et qui nous soutiennent encore dans l'aventure que représente SideWays,

à tous les habitants du Laboratoire Écologique Ødéchet pour ce co-confinement actif, formateur, solidaire et joyeux,

à Aurélie pour son soutien dans l'écriture et dans les projets de tous les jours,

à Anaïs, Maïna, Amélie, Kalev, Michel, Claire, Margot et Gilles pour leurs relectures et leurs conseils,

à vous, lectrices et lecteurs, pour l'intérêt que vous portez à ce texte.

Texte écrit par Hélène Legay
SideWays, la websérie itinérante – Licence CC-BY-SA
Association A Contre Courant
2 rue de la main qui file
45000 Orléans
side-ways.net